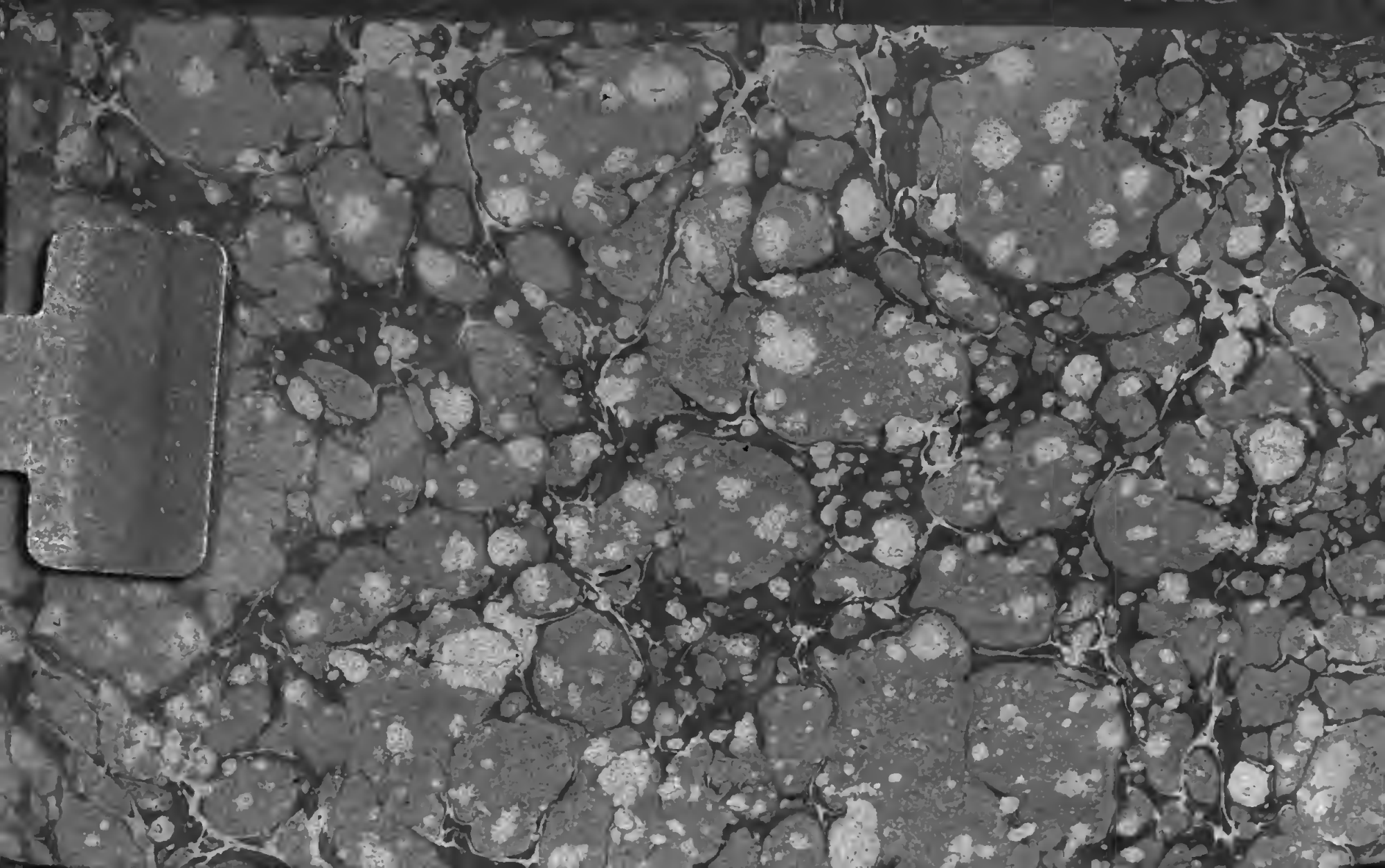
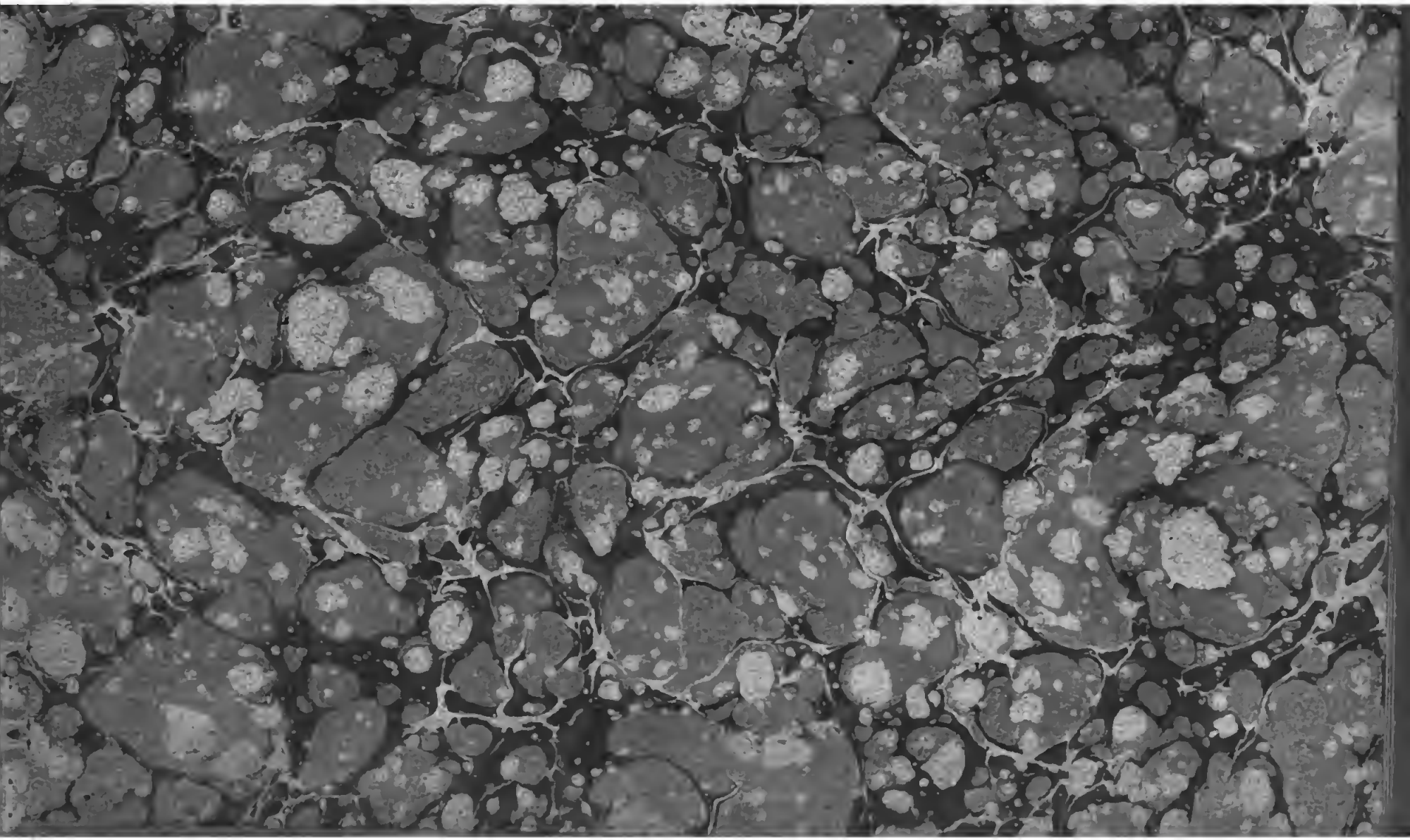
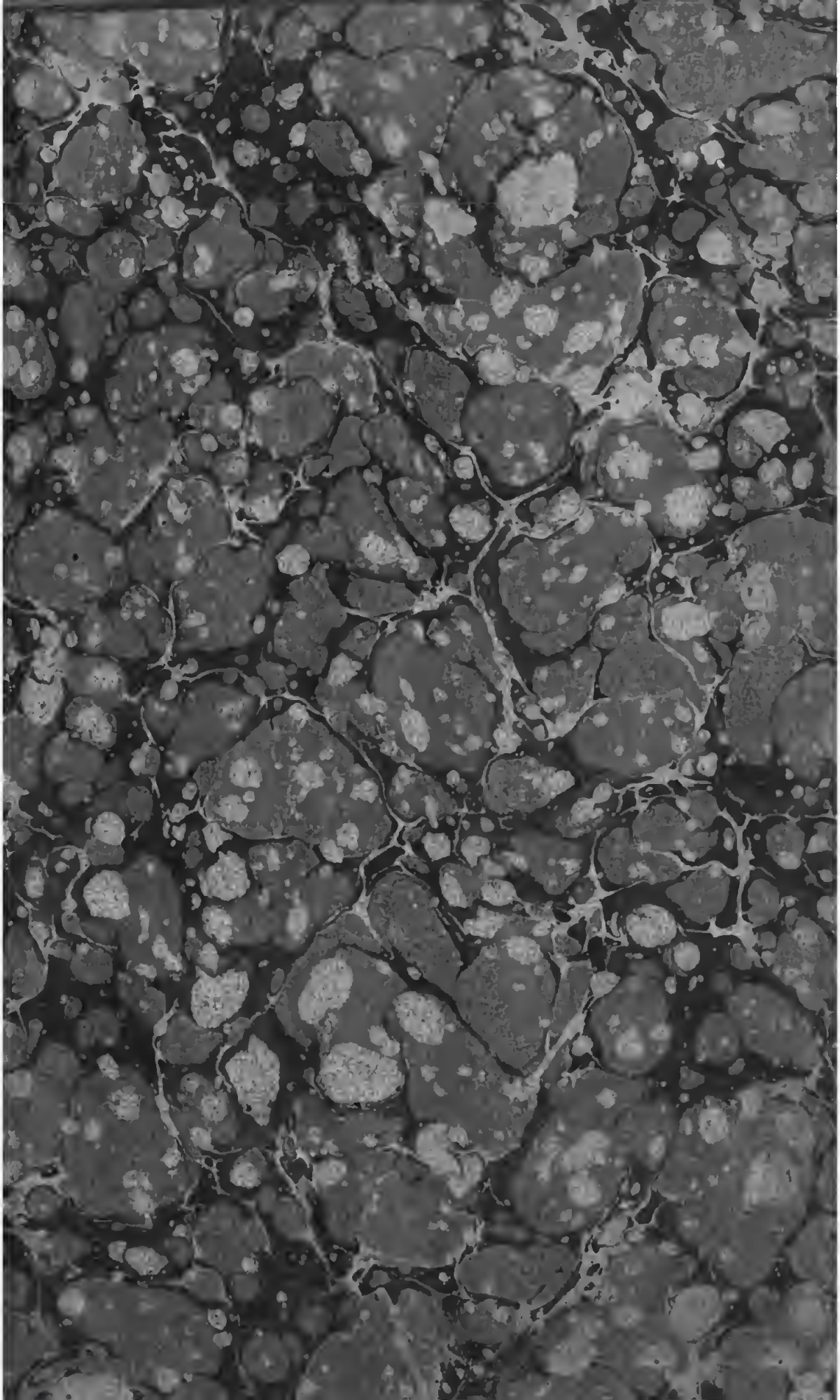






1899

Polit. XLI 1913

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

SBN
584711

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

EDITION STEREOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

Biblioteca Nazionale
Fondo Palatino
Napoli

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

ADELAIDE
DU GUESCLIN,

TRAGEDIE
EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, en 1734,
et reprise en 1765.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR

A UN DE SES AMIS. (1765.)

Quand vous m'apprîtes, monsienr, qu'on jonait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès, j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne; et il importe fort peu au public que ce soit la mienne ou celle d'nn autre. Vons savez ce que j'entends par le public: ce n'est pas l'*univers*, comme noûs autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le public, en fait de livres, est composé de quarante ou cinquante personnes, si le livre est sérieux; de quatre ou cinq cents lorsqu'il est plaisant, et d'environ onze ou douze cents s'il s'agit d'une piece de théâtre. Il y a tonjours dans Paris plus de cinq cents mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.

Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant ce public nne Adélaïde du Guesclin, escortée d'nn duc de Vendôme et d'un duc de Nemours, qui n'existerent jamais dans l'histoire. Le fond de la piece était tiré des annales de Bretagne, et je l'avais ajusté, comme j'avais pu, au théâtre sous des noms supposés. Elle fut sifflée dès le premier acte; les sifflets redonblerent au second, quand on vit arriver le dnc de Nemours blessé et le bras en écharpe: ce fut bien pis lorsqu'on entendit an cinquieme le signal que le duc de Vendôme avait ordonné, et lorsqu'à la fin le duc de Vendôme disait: « *Es-tu content, Coucy?* » plusieurs bons plaisants crierent: « *Coussi-coussi.* »

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années

après la même tragédie sous le nom du duc de Foix; mais je l'affaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette piece devenue plus mauvaise réussit assez, et j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains des acteurs de Paris : ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte tragédie; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, et elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissements : les endroits qui avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battements de mains.

Vous me demanderez auquel des deux jugements je me tiens. Je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant lesquels il plaidait : « *Il mese passato*, disait-il, *le vostre eccellenze hanno judicato così; e questo mese, nella medesima causa, hanno judicato tutto 'l contrario, e sempre ben* »: Vos excellences, le mois passé, jugerent de cette façon; et ce mois-ci, dans la même cause, elles ont jugé tout le contraire, et toujours à merveille.

M. Oghieres, riche banquier de Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des régiments de Charles XII, s'adressa au musicien Mouret. La marche fut exécutée chez le banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable. Mouret remporta sa marche et l'inséra dans un opéra qu'il fit jouer. Le banquier et ses amis allerent à son opéra : la marche fut très applaudie. Eh ! voilà ce que nous voulions, dirent-ils à Mouret : que ne nous donniez-vous une piece dans ce goût-là ? Messieurs, c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, et à l'inoculation ? Tour-à-tour sifflées et

bien reçues : les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les beaux arts et dans les sciences.

Quod petiit, spernit; repetit, quod nuper omisit.

La vérité et le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du temps. Cette réflexion doit retenir les auteurs des journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages, doivent rarement s'empresser de les juger : ils ne savent pas si le public à la longue jugera comme eux ; et puisqu'il n'a un sentiment décidé et irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée ?

ACTEURS.

LE DUC DE VENDÔME.
LE DUC DE NEMOURS.
LE SIRE DE COUCY.
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.
TAÏSE D'ANGLURE.
DANGESTE, confident du duc de Nemours.
UN OFFICIER.
UN GARDE, etc.

La scene est à Lille.

ADÉLAIDE
DU GUESCLIN,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LE SIRE DE COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

DIGNE sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français, dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes:
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite, et le cœur de Coucy;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE.

Je sais quel est Coucy; sa noble intégrité
Sur ses levres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCY.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramene,

Si, du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zele en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais et l'enleve à la France:
Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenne
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas; je vois, avec douleur,
De ses emportements l'indiscrete chaleur;
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les passions sont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui racheteut ses vices.
Et qui saurait, madame, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse et des princes parfaits?
Tout mon sang est à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée;
Ce fils de Charles six....

ADÉLAÏDE.

Osez le nommer roi;
Il l'est, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage;
Tous mes vœux sont pour lui; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui
Ni servir, ni traiter, ni changer, qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,

Charles, qui s'abandonne à d'indignes ministres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité;
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures:
Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
Madame; et c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet asyle;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
Les lauriers des Guesclins aux lauriers de ma race:
La gloire le voulait; et peut-être l'amour,
Plus puissant et plus doux, l'ordonnait à son tour;
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint, parut, et son heureux secours
Punit leur insolence, et sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur:
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur;
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire;
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur,
Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur;
La justice et l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre;
Je me tais... mais sachez que, pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;

Je céderais à peine aux enfants des rois même:
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cede à son ami.
Je fais plus; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous sert et par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec et d'un cœur sans envie
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service et mes vœux;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux:
Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et sur-tout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE.

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule et peut braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on sait vous connaître;
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi:
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés: que faut-il que je fasse?

ADÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore;
J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour
Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,

Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance;
Sa passion m'afflige; il est dur à mon cœur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
A ce prince, à moi-même épargnez cet outrage;
Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
Modérer de son cœur les transports turbulents.
Daignez débarrasser ma vie et ma fortune
De ces nœuds trop brillants, dont l'éclat m'importune.
De plus fieres beautés, de plus dignes appas
Brigueront sa tendresse, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps pour l'hyménée!
Des armes de mon roi Lille est environnée;
J'entends de tous côtés les clameurs des soldats,
Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
La terreur me consume, et votre prince ignore
Si Nemours... si son frere, hélas! respire encore.
Ce frere qu'il aima.... ce vertueux Nemours....
On disait que la parque avait tranché ses jours;
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidele.
S'il est vrai que sa mort.... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, et le trouble où je suis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même:
Il va venir, madame; et peut-être vos vœux....

ADÉLAÏDE.

Ah, Coucy! prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,

Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras;
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas;
Pleurante et désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur où votre ame est en proie:
Et, loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux:
Mais, quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire;
Je ne puis rien de plus: le prince est soupçonneux;
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux;
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie;
Je vous perdrais peut-être; et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire;
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractere,
Madame; et puisque enfin la France vous est chere,
Rendez-lui ce héros qui serait son appui:
Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.
Adieu, madame.

SCENE II.

ADELAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Ou suis-je? hélas! tout m'abandonne.
Nemours.... de tous côtés le malheur m'environne.

Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour?

TAÏSE.

Quoi ! du duc de Vendôme, et le choix, et l'amour,
Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie,
Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

ADÉLAÏDE.

Ici du haut des cieux du Guesclin me contemple ;
De la fidélité ce héros fut l'exemple :
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi ! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfants des rois sont divisés entre eux ;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs et pour en être aimée,
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAÏDE, *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes?
Si Vendôme vous aime, et si, par son secours....

ADÉLAÏDE.

Laisse là ses bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? sait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame?

ADÉLAÏDE.

Il est trop vrai ; je l'avoue, et mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;

Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi!

ADÉLAÏDE.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux, toujours brûlants dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance;
Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présents,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidents;
Et Vendôme, sur-tout, ignorant ce mystere,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frere.
Dans les murs de Paris.... mais, ô soins superflus!
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vend. ne ignorée!
O temps où, de Nemours en secret adorée,
Nous touchions, l'un et l'autre, au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidele au roi son maître,
Mon amant me quitta pour m'oublier peut-être;
Il partit; et mon cœur, qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette superbe ville:
Nemours à ce dessein devait servir d'appui;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui;
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage;
Il exposa mes jours pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi;
Son silence me tue: helas! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frere a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer;

Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer !
Et, pour comble de maux, je dois tout à son frere !

TAÏSE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystere :
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE.

C'est lui-même, ô ciel !

TAÏSE.

Contraignez-vous.

SCENE III.

LE DUC DE VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

VENDÔME.

J'oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble et les horreurs où mon destin me guide;
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre;
Vos jours sont entourés des pieges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre et bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, et périt trop heureux.

ADÉLAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre,

Prince... que lui dirai-je? et comment lui répondre?
Ainsi, seigneur... Concy ne vous a point parlé?

VENDÔME.

Non, madame... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime.

ADÉLAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, et près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDÔME.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chere,
Par les doux noms d'amants, par le saint nom de frere,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidele voix vous a mal informée:
Si mon frere était mort, doutez-vous que son roi
Pour m'apprendre sa perte eût dépêché vers moi?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois, que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant savent se respecter;
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable, et m'afflige, et m'offense;
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, il est vivant?

VENDÔME.

Je lui pardonne, hélas!
Qu'au parti de son roi son intérêt le range;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens:
Mais se mêler ici parmi les assiégeants,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frere!...

ADÉLAÏDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME.

Ah! destin trop contraire!
Se pourrait-il qu'un frere élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi, levât sur moi sa main?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAÏDE.

Lui?

VENDÔME.

C'est trop d'amertume en des moments si doux.
Malheureux par un frere, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen et vos charmes.
Qu'attendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée;
La mémoire à jamais m'en est chere et sacrée:
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés;
C'est mêler trop de gloire à mes calamités;
Et cet honneur...

VENDÔME.

Comment! ô ciel! qui vous arrête?

ADÉLAÏDE.

Je dois...

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

Prince, il est temps, marchez à notre tête.
Déja les ennemis sont au pied des remparts;
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards:
Venez vaincre.

VENDÔME.

Ah! courons: dans l'ardeur qui me presse,
Quoi! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse?
Vous détournez les yeux! vous tremblez! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCY.

Le temps presse.

VENDÔME.

Il est temps que Vendôme périsse:
Il n'est point de Français que l'amour avilisse;
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire; et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort, que je desire, est moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE.

Ah! seigneur, modérez cet injuste courroux;
Autant que je le dois, je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentiments qui sont en ma puissance;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCENE V.

ADELAIDE, TAISE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAÏDE.

Est-il bien-vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le coufesse :
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux péuétrants
M'ont porté des secours en ceut lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le dauger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est uécessaire aux couseils, aux combats,
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant qu'en vous on voit paraître
Sera maître de tout quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu :
Qui sait se posséder, peut commauder au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je couuais mou devoir, et je vous ai suivi :
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaieut à la victoire ;
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillants, ce superbe guerrier ;
Vous l'avez pris vous-même ; et, maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDÔME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux
Sous son casque fermé se cachait à mes yeux ?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti malgré moi de nouvelles alarmes ?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé :
Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie ;
Que leur joug est pesant ; qu'on aime la patrie ;
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
Le sort au prince anglais voulut nous attacher ;
De votre sang, du sien, la querelle est commune ;
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
Comme vous, aux Anglais le destin m'a lié,
Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié ;
Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre ame émue...

VENDÔME.

Ah ! voilà ce guerrier qu'on amene à ma vue.

SCENE II.

VENDOME, le duc de NEMOURS, COUCY, SOLDATS, SUITE.

VENDÔME.

Il sonpire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son sang sur son visage a confondu ses traits;
Il est blessé, sans doute.

NEMOURS, *dans le fond du théâtre.*

Entreprise funeste,
Qni de ma triste vie arrachera le reste!
Où me conduisez-vous?

VENDÔME.

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez; ne craignez rien.

NEMOURS, *se tournant vers son écuyer.*

Je ne crains que de vivre;
Sa présence m'accable, et je ne puis ponrsuivre.
Il ne me connaît plus, et mes sens attendris....

VENDÔME.

Quelle voix, quels accents ont frappé mes esprits?

NEMOURS, *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître?

VENDÔME, *l'embrassant.*

Ah, Nemours! ah, mon frere!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespere.
Je ne le suis que trop ce frere infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME.

Tu n'es plns qne mon frere. Ah, moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*à sa suite.*)
Avez-vous par vos soins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDÔME.

Ne te détourne point; ne crains point mon reproche:
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier:
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

VENDÔME.

Arrête: épargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être;
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs;
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte!

NEMOURS.

Quel jour!

VENDÔME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDÔME.

N'importe:
Tu vis, je te revois, et je suis trop heureux.
O ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux!

NEMOURS.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

VENDÔME.

J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(*à un officier de sa suite.*)
Allez, et dites-lui que deux malheureux freres,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(*à Nemours.*)
Ne blâme point l'amour où ton frere est en proie ;
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O ciel !.... elle vous aime !....

VENDÔME.

Elle le doit, du moins :
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? sais-tu ce que j'ose attenter ?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amene ?

VENDÔME.

Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY.

VENDÔME.

Madame, vous voyez que du sein du malheur
Le ciel, qui nous protege, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frere ;

Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chere.

ADÉLAÏDE.

Le voici ! malheureuse ! ah, cache au moins tes pleurs !

NEMOURS, *entre les bras de son écuyer.*

Adélaïde.... ô ciel !... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME.

Que vois-je ? sa blessure à l'instant s'est rouverte !
Son sang coule.

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDÔME.

Ah, mon frere !

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADÉLAÏDE.

Ciel !.... Nemours !

NEMOURS, *à Vendôme.*

Laisse-moi.

VENDÔME.

Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADELAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

On l'emporte ; il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah ! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent....

ADÉLAÏDE.

Je songe à son danger :
Voilà ce que l'amour et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait, sans doute ;
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.

Quel prix de tant de soins! quel fruit de sa constance!
Hélas! mon tendre amour accusait son absence:
Je demandais Nemours, et le ciel me le rend:
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant;
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah, Taïse! est-ce ainsi que je lui suis rendue?
Va le trouver; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir....

ADÉLAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours!
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours!
Il faut que je le voie, et que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante.
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAÏSE.

Au nom de cet amour arrêtez, demeurez;
Reprenez vos esprits.

ADÉLAÏDE.

Rien ne m'en peut distraire.

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Ah, prince! en quel état laissez-vous votre frere?

VENDÔME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté;
Il a repris sa force et sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre et le seul en alarmes;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire et mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,

Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous promis rien ; vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDÔME.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage.... !

ADÉLAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux ;
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
Je vais vous offenser, je me fais violence ;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France ;
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentiments que son sang m'a tracés ;
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux
Pour m'accabler d'affronts dût se servir de vous.
Vous avez fait, madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.

Je ne connaissais pas tont ce zele héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais vous, qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
Vous qui me devez tout, vons qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français à qui vous vons vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

ADÉLAÏDE.

Oui, vons m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie:
Mais, seigneur, mais, hélas! n'en puis-je disposer?
Me la conserviez-vous ponr la tyranniser?

VENDÔME.

Je deviendrai tyran, mais moins que vons, cruelle;
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons:
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
Quel qne soit l'insolent que ce cœur me préfere,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colere:
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
De son cœur tont sanglant j'irai vous arracher;
Et si, dans les horreurs dn sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur, la raison saura vons éclairer;
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée:
Mais si votre grand cœnr s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruantés, vivront, dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter;
Je vons ferai rougir de me persécuter;
Et je conserverai, malgré votre menace,

Une ame sans courroux, sans crainte, et sans audace.

VENDÔME.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une cour qui me hait embrasse la défense,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi ;
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche
A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient :
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour apprendre à domter
Des feux que mon devoir me force à rejeter ;
Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

VENDÔME.

Le seul Coucy sans doute a votre confiance :
Mon outrage est connu ; je sais vos sentiments.

ADÉLAÏDE.

Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps,
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande ame, et pensez comme lui.

SCENE VI.

VENDOME.

Eh bien ! c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,

A mes yeux sans rougir étale mon injure :
De tant de trahisons l'abyme est découvert ;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse et jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Prince, me voilà prêt ; disposez de mon bras...
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frere,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDÔME.

Je suis désespéré ; je suis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien ! de vos soupçons quel est l'objet ? qui ?

VENDÔME.

Vous.
Vous, dis-je, et du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sais qu'Adélaïde ici vous a parlé ;
En vous nommant à moi la perfide a tremblé ;
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprete muet de votre intelligence :
Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDÔME.

Je le veux.

COUCY.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
M'estimez-vous encore, et pourrez-vous me croire?

VENDÔME.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne;
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur
Avant que, de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincere,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre et dédaignant toujours
Ce grand art de sédnire, inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlais d'hymen; et ce nœud respecté,
Resserré par l'estime et par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts:
Tout votre cœur parut à mes premiers regards;
De cet ardent amour la nouvelle semée
Par vos emportements me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes;
Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;

J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

VENDÔME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révere,
Oui, le destin dans toi me donne un second frere·
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer;
Mon cœur...

COUCY.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur; il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente et fiere inimitié
Votre frere nourrit contre votre allié:
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis:
Je vous le dis encore au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillants, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'état, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux;
Passez-les en prudence aussi-bien qu'en courage;
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, et sachez l'asservir:
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir;
Ses retours sont fréquents, vous devez les connaître.

Il est beau de donner la paix à votre maître :
Son égal aujourd'hui ; demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDÔME.

Brave et prudent Concy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux
Si le même parti nous nuisait tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

COUCY.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'état déchiré répara les ruines ;
Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrents débordés ;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son pays, pour plaire à sa maîtresse?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut de l'état dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui maîtrise son ame,
Qui gouverne à la fois ses états et sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir :
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce ;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos :
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il regne?
Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle ;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle ;

Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie;
Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir;
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir:
Enfin plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
Des princes de mon sang et de mes souverains,
Sont des lieus sacrés resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les serments que je fais à l'amour:
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY.

Souffrez donc près du roi que mon zele me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant:
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, et rend grace à l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Combat infortuné; destin qui me poursuis!
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs et tant d'ignominie?
Adélaïde... au moins pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel désespoir!
Elle ose me parler, et moi je le souhaite!

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, et ce sang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté;
Ma blessure est légere, elle m'est insensible;
Que celle de mon cœur est profonde et terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangeres;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des freres.

NEMOURS.

Mon frere! ah! malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié ;
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, et je me hais ;
Et, dans les passions de mon ame éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frere aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu ;
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
L'entreprise était juste aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, et tous ceux d'un soldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu, quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modele,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidele,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier et plus à craindre,
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux,
Quoi ! ta coupable niece évite encor mes yeux !
Ah ! sans doute, elle a dû redouter mes reproches.
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt...

NEMOURS.

Ah, pardonne à mon cœur interdit.
Trop chere Adélaïde! Eh bien! quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue?

DANGESTE.

Votre sort en secret paraissait la toucher;
Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure, et m'outrage! elle pleure, et m'opprime!
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime:
Pour me sacrifier elle aura combattu;
La trahison la gêne, et pese à sa vertu:
Faible soulagement à ma fureur jalouse!
T'a-t-on dit en effet que mon frere l'épouse?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NEMOURS.

Il l'épouse! à ma honte elle vient insulter!
Ah Dieu!

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADÉLAÏDE.

Le ciel vous rend à mon ame attendrie;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher prince, et mon cœur empressé...
Juste ciel! quels regards, et quel accueil glacé!

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre
Est d'un cœur généreux; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas:
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras;

Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADÉLAÏDE.

Hélas! que dites-vous? Quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADÉLAÏDE.

Mon changement? Nemours!

NEMOURS.

A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi;
C'est le sort des amants, et ma honte est commune:
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune!
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable
D'une fausse pitié l'affront insupportable!
Qu'à mes yeux...

ADÉLAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas;
Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colere,
Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misere.
Ah! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez!

ADÉLAÏDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous? et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend;
Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête!
Que plutôt...

ADÉLAÏDE.

Ah, cruel! me faut-il employer
Les moments de vous voir à me justifier?
Votre frere, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, et par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, seigneur? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentiments,
Au secours inutile et honteux des serments?
Non, non; vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible et timide.

NEMOURS.

Mais mon frere vous aime?

ADÉLAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours!

ADÉLAÏDE.

Il sauva votre bien:
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre;
Au roi que nous servons il promit de me rendre;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frere, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste
Par un refus constant, mais tranquille et modeste.
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frere de Nemours:
Mais mon respect l'enflamme, et mon refus l'irrite;
J'anime, en l'évitant, l'ardeur de sa poursuite;
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir;
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste dieu! de penser que ma vie,
Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,

Que mon cœur vous adore, et que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,
Lui, par sa passion; vous, par votre injustice;
Vous, Nemours, vous ingrat, que je vois aujourd'hui
Moins amoureux peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop... pardonnez... voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frere:
Il est le seul à plaindre avec votre courroux;
Et je suis son vainqueur étant aimé de vous.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

VENDÔME.

Connaissez donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse:
Et vous, mon frere, et vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre priere,
Les conseils de Coucy, le roi, la France entiere,
Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour
l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre;
Je prends mes lois de vous; votre maître est le mien:
De mon frere et de moi soyez l'heureux lien;
Soyez-le de l'état, et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frere, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.

Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'alégresse
Qui m'a rendu mon roi, mon frere, et ma maîtresse,
D'un bras vraiment français je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphants briser les léopards.
Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
Allez offrir au roi vos heureuses prémices.
Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramene à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidele,
Changé par ses regards, et vertueux par elle!

NEMOURS.

(*à part.*)
Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler!
(*à Adélaïde.*)
Prononcez notre arrêt, madame, il faut parler.

VENDÔME.

Eh quoi! vous demeurez interdite et muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous;
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés et haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux:
Vos desseins ont sans doute une source plus pure;
Vous avez consulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME.

L'amour seul a tout fait, et c'est là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.

Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe.
Dussé-je vous déplaire et forcer votre cœur,
L'autel est prêt; venez.

NEMOURS.

Vous osez...?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.
Avant que je vous cede, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frere arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel;
Je ne puis être à vous.

VENDÔME.

Nemours... ingrate... Ah ciel!
C'en est donc fait.... mais non... mon cœur sait se contraindre:
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour,
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends justice; et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous: cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frere, et souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache,
Je lui cede avec joie un poison qu'il m'arrache;
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE.

Je devrais seulement vous quitter et me taire;

Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chere.
Votre frere est présent, et mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime; et je serais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi:
Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

VENDÔME.

Je vous dois ma colere, et sachez qu'elle égale
Tous les emportements de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vît immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure
Si... mais il n'a point vu vos funestes appas;
Mon frere trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cede la victoire.
Je vous trompais; mon cœur ne peut feindre long-temps:
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirants;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,

Pour des mortels obscurs des princes méprisés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDÔME.

Et pourquoi vous, mon frere, osez-vous l'excuser?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piege affreux ma foi serait livrée!
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence:
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance;
Connais un désespoir à tes fureurs égal:
Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

VENDÔME.

Toi, cruel! toi, Nemours?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrete a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie:
Par tes égarements juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
L'excès des passions qui dévorent une ame;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frere est mon rival, et je l'ai combattu;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu:
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,

Ni le lieu, ni le temps, ni sur-tout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié:
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié;
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse;
Frappe, dis-je: oses-tu?

VENDÔME.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux: soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE.

(*aux soldats.*)
Non; demeurez, cruels... Ah! prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

NEMOURS.

Vous, le prier? plaignez-le plus que moi;
Plaignez-le: il vous offense; il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
Je suis vengé de toi: l'on te hait, et l'on m'aime.

ADÉLAÏDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)
Ah, cher prince!... Ah, seigneur! voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(*aux soldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos prieres, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure:
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu: si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous; nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous quitte pas: écoutez-moi, seigneur.

VENDÔME.

Eh bien! achevez donc de décider mon cœur;
Parlez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY, DANGESTE, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCY.

J'allais partir: un peuple téméraire
Se sonleve en tumulte au nom de votre frere;
Le désordre est par-tout; vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME.

Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentats:
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'onblier?

NEMOURS.

Non; mais suis-je réduit à me justifier?

Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frere est rebelle, et que Charle est son maître.

COUCY.

Ecoutez: ce serait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissentions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé
Menaçant cet état par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites an bien public servir votre disgrace;
Rapprochez les partis; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frere, et fléchir votre roi,
Ponr éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas, vos soins sont inutiles:
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous ponrriez espérer de réunir deux freres,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires;
Un obstacle plns grand s'oppose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qni le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plns nobles desseins;
L'amour subjuguer tout; ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
Des freres se haïr; et naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des états?
Prince, de vos amonrs laissons là le mystere.
Je vous plains tons les deux; mais je sers votre frere.

Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ;
Je vois les passions plus puissantes que moi ;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laisse, et j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chere.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense;
Mon frere, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier, et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADÉLAIDE.

Il faut que je vous quitte!....
Quoi, vous m'abandonnez!... vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut; chaque instant est un péril fatal
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.
(*à Dangeste.*)
Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services;
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices;
Je respecte mon frere, et je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres états.

Econte senlemeut la pitié qni te guide,
Ecoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Hélas! ma délivrance angmente mou malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chere vue:
Tautôt à ce départ vous étiez résolne;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever?

ADÉLAÏDE.

Ah! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vons tronver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, daus l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaiué par ma senle promesse
Que si de cet état les tyrans inhnmains
Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains:
An pouvoir de mon frere ici l'honneur me livre;
Je peux mourir ponr vons, mais je ne penx vons suivre:
Vous suivrez cet ami par des détonrs obscurs
Qui vous rendrout bieutôt sous ces coupables murs;
De la Flandre à sa voix ou doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un euuemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

Je vois qu'il faut partir.... cher Nemours, et sans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE.

Qui! moi? que je vons laisse au ponvoir d'uu barbare!
Seigueur, de votre sang l'Anglais est altéré;
Ce saug à votre frere est-il donc si sacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste?

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt: le roi vient et nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez: si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondant autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance;
Redoutez son amour autant que sa vengeance;
Cedez à mes douleurs; qu'il vous perde: partez.

ADÉLAÏDE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés?

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frere;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE.

Aussi-bien que mon cœur, mes pas vous sont soumis.
Eh bien! vous l'ordonnez, je pars, et je frémis:
Je ne sais... mais enfin la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Partez avec ce nom; la pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux:
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme;
Confirmez mes serments, ma tendresse, et ma flamme;
Adoptez-la pour fille, et puisse son époux

Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

ADÉLAÏDE.

Rempli de vos bontés mon cœur n'a plus d'alarmes;
Cher époux, cher amant....

NEMOURS.

Quoi, vous versez des larmes!
C'est trop tarder; adieu... Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, GARDES.

VENDÔME.

Je l'entends, c'est lui-même: arrête, malheureux!
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête!

NEMOURS.

Il ne te trahit point; mais il t'offre sa tête:
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble; ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME.

Il pourra te venger, mais non te secourir;
Et ton sang....

ADÉLAÏDE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait: c'est par moi que ta garde est séduite;
J'ai gagné tes soldats; j'ai préparé ma fuite:
Punis ces attentats et ces crimes si grands
De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans;
Mais respecte ton frere, et sa femme, et toi-même:
Il ne t'a point trahi, c'est un frere qui t'aime;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

VENDÔME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable;

C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si
chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez; mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor; le temps, le péril presse:
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez: sa grace est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, seigneur?

VENDÔME.

C'est assez.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDÔME.

Arrêtez.... répondez....

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse!

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort aux coups qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par
vous.

VENDÔME.

Qu'on l'entraîne à la tour: allez, qu'on m'obéisse.

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADÉLAÏDE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi! voulez-vous....

VENDÔME.

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi; votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

ADÉLAÏDE, *à Coucy.*

Ah! je n'attends plus rien que de votre justice;
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDÔME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE.

J'atteste ici le ciel....

VENDÔME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée:
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.

Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir;
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts ; tombe, et péris sans gloire ;
Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
Que la main de la haine, et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.
(*il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne se connaît plus ; il succombe à sa rage.

VENDÔME.

Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
Le temps presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enleve la perfide, et l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDÔME.

C'est Nemours qui l'allume ; il nous a trahis tous.

COUCY.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.

Dans la plaine déja les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

VENDÔME.

Eh bien! que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir; domter l'amour et la colere.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiser avec gloire un monarque irrité:
Ne vous rebutez pas; ordonnez; et j'espere
Signer en votre nom cette paix salutaire:
Mais s'il vous faut combattre et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDÔME.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre;
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever:
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver:
Mais je la veux terrible; et lorsque je succombe
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

VENDÔME.

Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

COUCY.

De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frere?

VENDÔME.

Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi:
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDÔME.

Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDÔME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangere;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importe l'état et mes vains alliés?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah, trop heureux dauphin! c'est ton sort que j'envie;
Ton amitié du moins n'a point été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
Allez: Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, *après un long silence.*

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice:
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zele,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidele.

VENDÔME.

Je revois mon ami.... vengeons-nons, vole... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content :
Qn'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance ;
J'irai, je l'apprendrai sans trouble et sans effroi
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande nn autre sacrifice.

VENDÔME.

Parle.

COUCY.

Je ne venx pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un tyran qui nons brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME.

Pourvu qn'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvn qne de l'horreur de ses gémissements
Mon courroux se repaisse à mes derniers moments,
Tout le reste est égal, et je te l'abandonne :
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant :
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal

D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous, une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle:
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

VENDOME, UN OFFICIER, GARDES.

VENDÔME.

O ciel! me faudra-t-il de moments en moments
Voir et des trahisons et des soulèvements?
Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

VENDÔME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidele.

VENDÔME.

Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, et déja vers la tour il s'avance.

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance!
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité:
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;

Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zele:
Imitez votre maître; et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.
(*seul.*)
Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage
Sera du moins pour moi le signal du carnage:
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival;
Je vais être servi: j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr; mon bonheur se prépare...
Un frere assassiné! quel bonheur! Ah! barbare!
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis?
Allons... Mais quelle voix gémissante et sévere
Crie au fond de mon cœur; Arrête, il est ton frere!
Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints; Nemours fut ton ami!
O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées;
Avec quelle innocence et quels épanchements
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
D'un frere que j'aimai déchirerait le sein!
O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
Mais que dis-je? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie;
Il m'enleve l'objet dont dépendait ma vie;
Il aime Adélaïde... Ah! trop jaloux transport!
Il l'aime; est-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence;

Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colere,
Il me trompe, il me hait : n'importe, il est mon frere!
Il ne périra point. Nature, je me rends;
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide;
Il en est encor temps.

SCENE II.

VENDOME, L'OFFICIER DES GARDES.

VENDÔME.

Que l'on sauve Nemours;
Portez mon ordre, allez, répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas, seigneur! j'ai vu non loin de cette porte
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte;
C'est Coucy qui l'ordonne; et je crains que le sort...

VENDÔME.

(*On entend le canon.*)

Quoi, déja...! Dieu, qu'entends-je? ah ciel! mon frere est mort!
Il est mort, et je vis! et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frere dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme. Ah! vérité funeste!
Je vois ce que je suis et ce que je déteste!
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu,
Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
Ah, Nemours! ah, mon frere! ah, jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine;
Mon frere!

L'OFFICIER.

Adélaïde avec empressement
Veut, seignenr, en secret vous parler un moment.

VENDÔME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence:
Mais non; d'un parricide elle doit se venger;
Dans mon conpable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADÉLAÏDE.

Vous l'emportez, seigneur, et pnisque votre haine,
(Comment puis-je antrement appeler en ce jour
Ces affreux sentiments qne vous nommez amonr?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
Veut ou le sang d'un frere, ou ce triste hyménée...
Puisque je suis réduite an déplorable sort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que, de votre rage et ministre et victime,
Je n'ai plns qu'à choisir mon snpplice et mon crime;
Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous:
Par le droit des forfaits vous êtes mon éponx:
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frere;
De Lille sous ses pas abaissez la barriere;
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix;
Je vons épargne un crime, et snis votre conquête:
Commandez, disposez, ma main est toute prête.
Sachez que cette main qne vous tyrannisez
Pnnira la faiblesse où vous me réduisez;
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...

Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
Quoi! votre frere encor n'est point en liberté?

VENDÔME.

Mon frere?

ADÉLAÏDE.

Dieu puissant! dissipez mes alarmes!
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDÔME.

Vous demandez sa vie...

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis...

VENDÔME.

Madame, il n'est plus temps.

ADÉLAÏDE.

Il n'est plus temps! Nemours!...

VENDÔME.

Il est trop vrai, cruelle!
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frappez; que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui; j'ai tué mon frere, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAÏDE.

Nemours est mort? barbare!...

VENDÔME.

Oui; mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE, *soutenue par Taïse, et presque évanouie.*

Il est mort!

VENDÔME.

Ton reproche...

ADÉLAÏDE.

Epargne ma misere :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire;
Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, et mourir.

VENDÔME.

Ton horreur est trop juste. Eh bien! Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ma main les conduise.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

COUCY.

Ah ciel! que faites-vous?

VENDÔME. (*On le désarme.*)

Laisse-moi me punir, et me rendre justice.

ADÉLAÏDE, *à Coucy.*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDÔME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDÔME.

Malheureux que je suis! ta sévere rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;
Ne devais-tn te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frere!

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministere,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDÔME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY.

Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous
apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.
(*au duc.*) (*à Adélaïde.*)
Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs;
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frere.
(*Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.*)

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADÉLAÏDE.

Nemours!

VENDÔME.

Mon frere!

ADÉLAÏDE.

Ah ciel!

VENDÔME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS, *s'avançant du fond du théâtre.*

J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

VENDÔME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADÉLAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDÔME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main;
J'ai frappé le barbare, et, prévenant encore
Les aveugles fureurs du fen qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME.

Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
Mes yeux, converts d'un voile et baissés devant toi,
Craignent de rencontrer et les regards d'un frere,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chere.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein? parle.

VENDÔME.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle:
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;

Dévoré malgré moi du feu qui me possede,
Je l'adore encor plus... et mon amour la cede.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras:
Aimez-vous; mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS, *à ses pieds.*

Moi, vous haïr jamais! Vendôme, mon cher frere!
J'osai vous outrager... vous me servez de pere.

ADÉLAÏDE.

Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous:
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
(*à Nemours.*)
Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Allez: ainsi que vous je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître;
Il est déja le mien: nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zele;
Bon Français, meilleur frere, ami, sujet fidele:
Es-tu content, Coucy?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

FIN D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

LA MORT
DE CESAR,

TRAGEDIE
EN TROIS ACTES,

Publiée en 1735, et représentée, pour la premiere fois, le 29 auguste 1743.

ACTEURS.

JULES-CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS-BRUTUS, préteur.
CASSIUS,
CIMBER,
DÉCIME,
DOLABELLA,
CASCA,
} sénateurs.
LES ROMAINS.
LICTEURS.

La scene est à Rome, au Capitole.

Digitized by Google

LA MORT
DE CÉSAR,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉSAR, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine: il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone:

Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains:
J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas:
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas;
La plus haute sagesse en est souvent trompée:
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à
craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à moi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfants il faut servir de pere.
Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants;
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure

Que les autels des dieux, entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déja pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie;
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume:
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix:
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévere?)
D'un véritable fils en effet m'a fait pere;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Ecoute: tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus;
De nos antiques lois ce défenseur austere;
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui, toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin,
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis...

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait...

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fiere Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hyménée
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé;
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis; tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE *lit.*

« César, je vais mourir. La colere céleste
« Va finir à la fois ma vie et mon amour.
« Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
« Adieu : puisse ce fils éprouver pour son pere
« L'amitié qu'en mourant te conservait sa mere!

« SERVILIE. »

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage;
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés preud un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême:
Soit qu'étant homme et pere, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie,
Et que la liberté, que je viens d'opprimer,

Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître:
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadême à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche:
La secte dont il est n'admet rien qui la touche;
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui domte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespere.

CÉSAR.

Quoi, sa haine...!

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis pere.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
Tu m'as prêté ton bras pour domter les humains,
Domte aujourd'hui Brutus; adoucis son courage;
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, etc. LICTEURS.

CÉSAR, *assis.*

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est temps d'ajouter par le droit de la guerre
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre:
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique, et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis;
Je donne à Marcellus la Grece et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut consul, et Pompée empereur:
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire;
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;

Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi :
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi ;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir ;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, et du sénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber ?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême ;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux :
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants :
Je songe à ton pouvoir ; mais songe à tes serments.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand ; mais que Rome soit libre.
Dieu ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tybre !
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers ?

Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi!

ANTOINE, *à César.*

Tu connais leur audace;
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience et lasser mes bontés,
Vous, qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves de Pompée;
Vous, qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous:
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous, qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous, que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie
Pour oser me parler de Rome et de patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur;
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale;
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colere aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi: si tu veux régner, frappe.

CÉSAR. (*Les sénateurs sortent.*)

Ecoute... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie :
Laisse là du sénat l'indiscrete furie ;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer ;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse ;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame et si fiere et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pese à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte,
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour:
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis ; je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'éclat du diadême;
Descends donc de ce rang où je te vois monté :
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage!

Quoi, Cimber, qnoi, Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi dn monde affectent ces hanteurs!
Ils braveut ta puissauce, et ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux; mes armes les vaiuquirent;
Et, trop an-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur saug eût été moins avare;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare;
Il n'a su qu'opprimer; le meurtre et la fureur
Faisaient sa politique ainsi qne sa grandeur:
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi; j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple; on le change en un jour;
Il prodiguc aisément sa haine et son amour;
Si ma grandenr l'aigrit, ma clémence l'attire:
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte nn air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'eutraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qn'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux eu me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint; c'est ainsi que l'ou regne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'ou me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté:
Vois ce temple que Rome éleve à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en éleve un autre à la vengeance;
Crains des cœurs ulcérés, nonrris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qn'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadême:
Déja même à tes yeux on ose en murmnrer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et sur-tout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez si vous pouviez apprendre....

BRUTUS.

Ah, je frémis déja! mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave:
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave;
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain:
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages!
Héros dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus; vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet sous mon nom se présente à ma vue?
Lisons: *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus! Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être;
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître;
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux:
On demande un vengeur; on a sur moi les yeux;
On excite cette ame, et cette main trop lente;
On demande du sang.... Rome sera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIME, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la derniere fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grace :
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois ; Rome est anéantie ;
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui :
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui ;
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siecles de gloire à peine avaient produit.
Ah, Brutus, es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu...? Mais, quoi ..! le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME.

CASSIUS.

Ah, Cimber! est-ce toi? parle, quel est ce trouble?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'état.
César était au temple, et cette fiere idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole:
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain;
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre:
Mais, parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'alégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse;
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit: lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain devant lui se mettant à genoux:
César, regne, dit-il, sur la terre et sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent:
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur;
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments long-temps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre; alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrete joie:
Antoine est alarmé; César feint et rougit:
Plus il cele son trouble, et plus on l'applaudit:
La modération sert de voile à son crime;
Il affecte à regret un refus magnanime:
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas

Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colere,
Il sort du capitole avec un front sévere;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat:
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur,
César, déja trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie:
Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidele;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux.... Pompée et Scipion,
(*en regardant leurs statues.*)
Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains;
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit; voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant; j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche;
Dans une heure, un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure, à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colere
De la mâle vertu qui fait ton caractere:
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands;
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie;
Nous détestons César, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,

Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence,
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger;
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure, au sénat le tyran doit se rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux surprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup: ses ardents satellites
Par-tout du capitole occupent les limites:
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort est noble et desirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa derniere heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.

Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis; jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner;
Fussent nos propres fils, nos freres, ou nos peres,
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires:
Un vrai républicain n'a pour pere et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre;
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'état nous a rendus parents:
Scellons notre union du sang de nos tyrans.
(*Il s'avance vers la statue de Pompée.*)
Nous le jurons par vous, héros dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous: c'est trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Acheve, et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colere en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours;
Tu l'as trop mérité: ta fiere ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude:
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colere.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre;
De mon rang avec toi je me plais à descendre:
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonte, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée:
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laisse respirer la liberté romaine?

Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature, et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr; et poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien, Brutus! mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon pere! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat! Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespere!
O serments! ô patrie! ô Rome toujours chere!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!

Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même;
Je voulais partager avec Octave et toi
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César...

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de pere?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique priere.

CÉSAR.

Parle: en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah, barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien:
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain:
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner.

Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare; et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins;
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître;
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître:
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons; nous vengeons la patrie:
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers:
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis; ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui, qui prit nos serments, qui nous rassembla tous;
Lui, qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître:
Serait-il arrêté? César peut-il connaître...?
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME,
LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie;
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête:
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure;
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt: apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie,
Par un hymen secret, à César fut unie;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qni m'accable,
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abyme!
Aucun ne m'encourage ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, sers, sois tyran sous ton pere;
Ecrase cet état que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir:
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Econte; tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel

Dut à la liberté porter le coup mortel,
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître;
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Peuses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble et ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir, et ta foi?
En disant ce secret ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tn moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mere?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frere?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Eleve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés; tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mere;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton pere;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos sermeuts communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfants plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cele rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon pere;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon pere, un coupable, un grand homme;
Entraîné par César, et retenu par Rome,
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus; sachez que je l'estime:
Son grand cœur me séduit au sein même du crime;
Et, si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux; mais je vous suis fidele.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état et lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.

Je ne trahirai point mon pays pour mon pere :
Que l'on approuve ou non ma fermeté sévere,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration ;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considere point le reproche ou la gloire ;
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit ; tout le reste n'est rien.
Allez ; ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS.

Voic donc le moment où César va m'entendre ;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands dieux ! l'horreur de le haïr !
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chere,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon pere !
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu !

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien ! que veux-tu ? parle. As-tu le cœur d'un homme ?
Es-tu fils de César ?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Répnblicain fàrouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que ponr mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!
De quel œil vois-tn donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Nou, César; et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fnt ponr toi prévenu
Avant qne pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'nn si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tn vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Etre encor plus qne roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah ! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône, effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'état, qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire;
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé;
Il penche vers sa chûte, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête:
Enfin, depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'état, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles, comme au temps des Deces, des Emiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton pere qui t'aime, et qui plaint ton erreur:

Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me repouds rien; tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me ponsse, il me presse, il me jette à tes pieds.
(*Il se jette à ses genoux.*)
César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés,
An nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfere au monde, et Rome seule à toi?
Ne me rebute pas!

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi:
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où vieunent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé;
On n'attend plus que toi, le trône est élevé;
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images:
J'amene devant toi la foule des Romains;
Le sénat va fixer leurs esprits incertains:
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand évènement.

CÉSAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure:
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme; et je ne pense pas

Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiete,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les éléments paraissent confondus
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis:
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive:
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non; pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse;
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux mieus, peuples, qui l'admirez;
Confirmez les houneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se fout entendre!

LES CONJURÉS, *derriere le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCENE VII.

CASSIUS, *un poignard à la main;* DOLABELLA. ROMAINS.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secoudez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître;
Nation de héros, vainqueurs de l'uuivers:
Vive la liberté! ma maiu brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romaius, le saug de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mou ami pour le salut de Rome:
Il vous asservit tous; son saug est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampaut, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?

S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi:
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître:
Amis, souvenez-vous que César fut son maître;
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime, et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire:
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix;
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus;
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Etouffer des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux;
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

SCENE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs ; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins :
Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même ;
Et lorsque, de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire ;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire :
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc ;

Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans donte il fallait bien qne César fût coupable,
Je le crois : mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes;
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous:
De son char de triomphe il voyait vos alarmes;
César en descendait pour essuyer vos larmes:
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits;
Il payait le service; il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous, dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardouner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
Brutus son assassin!.. ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils : mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté derniere!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritiere :
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :
Au-delà du tombeau César veut vous servir :
C'est vous seuls qu'il aimait ; c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie :
O Romains, disait-il, peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le pere de l'état.

ANTOINE.

Votre pere n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature, et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce pere, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante. Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux ;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre,

Qui devait enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard ;
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups ;
Il l'appelait son fils ; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
O mon fils ! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux ! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre :
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés ;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile;
Entraînons-le à la guerre; et, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

TANIS ET ZÉLIDE,

OU

LES ROIS PASTEURS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

pour être mise en musique. (1735.)

AVERTISSEMENT.

Strabon rapporte qne, dans le temps de la plus haute antiquité, il y avait en Egypte des mages si puissants qn'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue qne ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature et par nn art qni a péri avec eux, soit par nn commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient, et qn'enfin les pasteurs régnerent en Egypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, lenr ponvoir anéanti, et le commencement du cnlte d'Osiris et d'Isis, sont le fondement de cet ouvrage.

ACTEURS.

Zélide, fille d'un roi de Memphis.

Tanis, } bergers.
Cléopis, }

Panope, confidente de Zélide.

Otoès, chef des mages de Memphis.

Phanor, gnerrier de Memphis.

Mages.

Isis et Osiris.

Bergers, bergeres, peuple.

Choeurs.

TANIS ET ZÉLIDE,

TRAGEDIE-OPERA. (1)

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZELIDE, PANOPE.

ZÉLIDE.

Dieux bienfaisants qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs!
Les mages de Memphis me poursuivent encore;
Et de simples bergers sont mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor?

ZÉLIDE.

A mon pere attaché,
Il a suivi mon sort; je connais sa vaillance.

PANOPE.

Ah! que vous le voyez avec indifférence!

(1) Plusieurs vers de cette tragédie-opéra n'ont point de rime correspondante. Il n'a pas été possible de rétablir les vers qui manquent, cet ouvrage étant un de ceux imprimés pour la premiere fois dans l'édition de Kehl, et ces vers ne se trouvant pas dans cette édition, ni dans celles qui l'ont suivie.

ZÉLIDE.

Il a fait son devoir; mon cœur en est touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colere.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont versé le sang de votre pere,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas: il vous aime; il espere
Vous mériter par ses exploits.

ZÉLIDE.

Malgré tous ses efforts, errante, poursuivie,
Je périssais près de ces lieux:
Lui-même allait tomber sous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis est grand à mes yeux!

PANOPE.

L'estime et la reconnaissance
Sont le juste prix des bienfaits;
Mais de simples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence?
Votre trône est tombé; vous n'avez plus d'amis.
Quelle est encor votre espérance?

ZÉLIDE.

Au seul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'espere tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE; LES BERGERS *armés de lances, entrent avec les bergeres, qui portent des houlettes et des instruments de musique champétre.*

CHOEUR DES BERGERS.

Demeurez, régnez sur nos rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.

La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie ;
Nous ne craignons point la mort.
L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(*danses.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre :
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régnez sur ces rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZÉLIDE.

Pasteurs, heureux pasteurs, aussi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos riants déserts !
Que ce séjour me plaît ! que Memphis est sauvage !
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté,
Près des murs de Memphis, et près de l'esclavage,
Conserver votre liberté ?
Comment avez-vous pu vivre toujours sans maîtres
Dans ces paisibles lieux ?

LES BERGERS.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres ;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZÉLIDE.

Que de grandeur, ô ciel ! dans la simple innocence !
Respectables mortels ! ciel heureux ! jours sereins !

LES BERGERS.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZÉLIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance ?

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité,
Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
Que ses vertus et sa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHŒUR.

TANIS.

Est-il possible, ô dieux ! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis !
Qu'iriez-vous faire, hélas ! aux remparts de Memphis ?
Quel sort y pouvez-vous attendre ?
Nos campagnes, nos bois, et nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglants, une cour homicide,
L'emportent sur des biens si doux ?

ZÉLIDE.

Quoi ! Phanor après sa défaite
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner ?
Ah ! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner ?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre;
Nous défendons nos champs quand ils sont menacés;
Nous détestons l'horrible guerre :
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.

Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir ;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCENE IV.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, LE CHŒUR, SUITE DE PHANOR.

PHANOR.

L'ennemi vient à nous, et pense nous surprendre.
C'est à vous de me seconder :
Tanis, et vous, bergers, allez, allez défendre
Vos passages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas besoin de votre ordre suprême ;
Vous nous avez vus dans ces lieux
Délivrer la princesse, et vous sauver vous-même ;
Et nous ne connaissons de maître que ses yeux.

PHANOR.

Je commande en son nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zele et nos exploits ;
Cessez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Méprise et domte la fierté.

ZÉLIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise?
Ma fortune vous est soumise ;
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez; pardonnez : je vole, et j'obéis.

SCENE V.

ZELIDE, PHANOR.

PHANOR.

Nou, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux :
La seule égalité m'offeuse ;
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZÉLIDE.

Il combat pour vous-même; est-ce à vous de vous plaindre?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez, ingrate ;
Faites tomber sur moi notre commun malheur ;
Elevez jusqu'à vous un barbare, un pasteur.
Oubliez...

ZÉLIDE.

Osez-vous...?

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;
Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

ZÉLIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçants suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZÉLIDE.

Si l'égaler à vous, c'est vous faire un outrage,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS, *derriere la scene.*

Aux armes, aux armes :
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Eh bien ! je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort, et j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes ;
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.
(*Il sort.*)

LE CHOEUR.

Aux armes, aux armes :
Marchons, signalons-nous.

SCENE VI.

ZELIDE.

Ah ! je mérite sa colere.
Je n'osais m'avouer mes secrets sentiments ;
Je vois par ses emportements
Combien Tanis a su me plaire ;
Je sens combien je l'aime à son nouveau danger.
Je brûle de le partager.
Que de vertu ! que de vaillance !
Dieux ! pour sa récompense
Est-ce trop que mon cœur ?
Faut-il que ma gloire s'offense
D'une si juste ardeur ?
Non, pour sa récompense
Je lui dois tout mon cœur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LE PRETRE D'ISIS, TANIS, CLEOFIS, CHOEUR DE BERGERS ET DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

Victoire, victoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périsse leur mémoire!
Plaisirs, ne soyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe! victoire!

LE PRÊTRE D'ISIS.

Tendre Isis, Osiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance:
Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté regne dans ces beaux lieux;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux?

CHOEUR DE BERGERES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,

Ne soyez soumis que par nos charmes.

UNE BERGERE.

Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos pasteurs :
C'est aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

(*danses.*)

UNE BERGERE.

De Vénus oiseaux charmants,
Vous n'êtes pas si fideles.
Des plus tendres tourterelles
Les transports sont moins touchants.
L'aigle impétueux et rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

LE PRÊTRE D'ISIS.

Venez, bergers, il en est temps :
Consacrez à nos dieux les nobles monuments
De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe ! victoire !

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLÉOFIS.

Quoi ! vous ne suivez point leurs pas ?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.

Tu connais ma secrete flamme :
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLÉOFIS.

Redoutez-vous Phanor ?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.
Mes yeux sont éblouis ; j'hésite, je chancelle :
Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.
Je nourris en secret le feu qui me dévore ;
Et lorsque le sommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.
Osiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le sein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde ;
Neptune souleve son onde ;
Les noirs abymes sont ouverts.
Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible!

CLÉOFIS.

Osiris vous protege ; il a conduit vos pas :
C'est lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertissait, il ne menaçait pas.

TANIS.

Osiris ! tu connais comme on aime.
Isis, au céleste séjour,
La seule Isis fait ton bonheur suprême.
Dieux qui savez aimer, favorisez l'amour !

(Pendant que Tanis fait cette priere aux dieux, Isis et Osiris descendent dans un nuage brillant.)

SCENE III.

ISIS ET OSIRIS, *dans le nuage;* TANIS, CLEOFIS.

ISIS ET OSIRIS.

L'amour te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le sort affreux que l'amour t'y prépare,
Et vois le trépas sans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

De quel trouble nouveau je sens mon ame atteinte!

CLÉOFIS.

De quelle horreur je suis surpris!

TANIS.

Pour braver les dangers, et voir la mort sans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Osiris;
Mais pour mes tendres feux quel funeste présage!
Quel oracle pour un amant!
O dieux, dout Zélide est l'image,
Peut-ou vous déplaire en l'aimant?

SCENE V.

TANIS, ZELIDE.

TANIS.

Princesse, dans mes yeux vous lisez mon offeuse;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleste vengeance;
Mais je crains plus votre courroux.

ZÉLIDE.

J'ignore à quels desseins votre cœur s'abandonne.

Je vois en vous mon défenseur.
S'il est un crime au fond de votre cœur,
Je sens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un berger vous adore, et vous lui pardonnez!
Ah! je tremblais à vous le dire:
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, et leur empire;
Mon orgueil me trompait; j'écoutai trop sa voix:
Cet orgueil s'abaisse; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

ZÉLIDE.

Il n'en est point, Tanis; et s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait disparaître.
Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur est le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfere
Devient le premier des humains;
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Est le plus brillant des destins:
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que sa justice
Pensait toujours comme vous.

ZÉLIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême:
L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZÉLIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injustice!
Ah! que plutôt Memphis périsse!
Evitons ces murs odieux,

Evitons cette ville impie et meurtriere.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux ;
Vos lois seront mes lois, vos dieux seront mes dieux ;
Tanis me tiendra lieu de la nature entiere :
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS ET ZÉLIDE.

Osiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Isis, et toujours amoureux,
Nous serons fideles, heureux,
Dans cet obscur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCENE VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

Zélide, inhumaine, cruelle !
C'est ainsi que je suis trahi !
J'avais tout fait pour vous ; l'amour m'en a puni :
Sous les lois d'un pasteur un vil amour vous range !
Ah ! si vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger ! et de qui ?

ZÉLIDE.

Calmez ce vain courroux :
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même ?
Etes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?
Pardonnez à l'amour ; il regne avec caprice ;
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

PHANOR.

Ah! je rougis pour vous de votre aveuglement:
Mais frémissez du tourment qui m'accable;
Vous avez fait du plus fidele amant
L'ennemi le plus implacable.
L'asyle où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons si l'amant dont vous suivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même;
Quel plus beau champ pour la valeur?
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime:
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en est trop, et mon bras...

ZÉLIDE, *l'arrêtant.*

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ses fureurs indiscretes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCENE VII.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, suspendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux:
La discorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

ZÉLIDE.

Phanor, connaissez l'injustice
D'un amour barbare et jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périsse:
Je suis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

LE CHOEUR.

O discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respecte ce beau séjour;
Qu'il soit à jamais paisible.

TANIS.

Laissez mon rival furieux
Exhaler en vain sa rage;
Zélide est mon partage:
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respecte ce beau séjour;
Qu'il soit à jamais paisible.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel: elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.

SCENE I.

TANIS.

Temple d'Isis où regne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs,
N'ont séduit la belle Zélide.

Zélide est semblable à nos dieux;
Comme eux sa bonté préfere
Le cœur le plus sincere:
Le reste des mortels est égal à ses yeux.

Moments charmants, moments délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis où regne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHOEUR DES BERGERS.

LE CHOEUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante:
Que ces moments sont lents à mon cœur agité!

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante:
Zélide est comme nous, elle est simple et constante;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ses appas
La pompe de l'hymen, et son bonheur s'apprête;
Nos bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.

Phanor avec les siens a quitté nos asyles;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, et les dieux, et la paix,
Nous assurent des jours tranquilles.
(*danses.*)
Dans ce fortuné séjour,
Les timballes et les musettes,
Les sceptres des rois, les houlettes,
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,

Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet; c'est l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux;
Le temps les verra croître, et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidele.

Ces gazons sont plus verds; une grace nouvelle
Anime le chant des oiseaux.
Viens, vole, cher objet; c'est l'amour qui t'appelle.

SCENE III.

TANIS, CLEOFIS, LES BERGERS.

CLÉOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS ET LE CHOEUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous!

CLÉOFIS.

Des soldats de Memphis, et ton rival jaloux...
Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous...

TANIS.

Eh bien?

CLÉOFIS.

Ils ont trahi notre simple innocence;
Ils t'enlevent Zélide!

TANIS.

O fureur! ô vengeance!

LE CHOEUR.

Ils l'enlevent, ô dieux!

TANIS.

Courons, amis, punissons cet outrage.

CLÉOFIS.

Sur un vaisseau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.

Sur la foi des sermens nous demeurions tranquilles :
C'est la première fois qu'ils ont été trahis.

Dans le sein de ces doux asyles
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis :
Nous ne répondions à ses cris
Que par des sanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux ! voilà les maux que vous m'aviez promis !
Je les verrai ces murs malheureux et coupables,
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Versent le sang des misérables.
Amis, c'est là qu'il faut mourir.
On ne peut vous domter ; on ose vous trahir.
Détruisons cette ville impie.
Amis, c'est à votre valeur
De punir cette perfidie ;
Amis, c'est à votre valeur
De servir ma juste fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance ;
Nous marchons sous son étendard.

CLÉOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence ;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inaccessible,
Et Memphis à nos yeux est un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impossible ;
Tous les chemins lui sont ouverts :
Il traverse la terre et l'onde ;
Il pénetre au sein des enfers ;
Il franchit les bornes du monde :

Croyez-en les transports de mon cœur outragé ;
Memphis me verra mort, ou me verra vengé.

Que vois-je ? quel heureux présage ?
Nos dieux tournent sur moi les plus tendres regards.
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je suis l'amour et vous, tout m'anime, je pars.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides et des obélisques: les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Egypte.

SCENE I.

OTOES, CHEF DES MAGES; CHOEUR DE MAGES.

OTOÈS.

Ministres de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, et que l'autel opprime,
Tomber anéanti!

Consultons de notre art les secrets formidables:
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilege orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOÈS.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés:

Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOÈS.

Commençons nos mysteres sombres,
Inconnus aux mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres,
Et chercher du destin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(On peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur de ces mysteres.)

Que vois-je? quel danger! quelle horreur nous menace!
Un berger, un simple berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race!
Il dresse un autel étranger!...
Un dieu vengeur l'amene!... Un dieu vengeur nous chasse!

CHOEUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace!

OTOÈS.

Otons toute espérance aux vils séditieux.
Du sang des rois, de ce sang si funeste,
Zélide est le seul reste;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables:
N'épargnons pas le sang;
Que la beauté, l'âge et le rang
Nous rendent plus impitoyables.

OTOÈS.

Qu'on amene Zélide : il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

SCENE II.

OTOES, PHANOR, LES MAGES, SUITE DE PHANOR.

PHANOR.

Je viens vous demander le prix de mon service ;
Vous me l'avez promis, et je dois l'espérer.
Je ramene les miens sous votre obéissance ;
Zélide est en mes mains ; nos troubles sont finis :
Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

OTOÈS.

Qu'osez-vous demander ?

PHANOR.

Au pied de vos autels
C'est à vous de former cette auguste alliance.

OTOÈS.

Venez la disputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel ! Qu'est-ce que j'entends ! je tremble ! je frissonne.

OTOÈS.

Après vos complots criminels,
C'est beaucoup si l'on vous pardonne.

(*Il rentre dans le temple avec les mages.*)

SCENE III.

PHANOR, SUITE.

PHANOR.

O crime ! ô projet infernal !
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare :
C'est moi, c'est mon amour barbare

Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous : prévenez le supplice
Qui nous est à tous destiné.
Qu'attendez-vous de leur justice ?
Ces monstres teints de sang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux se découvre !
Zélide dans les fers ! un glaive sur l'autel !
(*Zélide paraît, enchaînée dans le fond du temple ; il continue.*)
Rassemblons nos amis ; secondez mon courage,
Partagez ma honte et ma rage ;
Suivez mon désespoir mortel.
(*ils sortent.*)

SCENE IV.

OTOES, ZELIDE, LES MAGES.

ZÉLIDE.

Achevez, monstres inflexibles :
Frappez, ministre cruel ;
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos sacrileges horribles.
Qu'est devenu Tanis ? Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

SCENE V.

OTOES, ZELIDE, TANIS, LES MAGES.

TANIS, *accourant à l'autel.*

Arrêtez, arrêtez, ministres du carnage :
De ce temple sanglant j'apprends quelle est la loi.
La mort doit être mon partage ;
Zélide a mon cœur et ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Respectez l'amour qui m'anime ;
Que tous vos coups tombent sur moi.

ZÉLIDE.

O prodige d'amour! ô comble de l'effroi!
Tanis pour moi se sacrifie!
(*à Tanis.*)
Voici le seul moment de ma funeste vie
Où je puis desirer de n'être point à toi.
(*aux mages.*)
Il n'est point mon époux; c'est en vain qu'il réclame
Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah! ne trahissez pas mon espoir et ma flamme!
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous!

ZÉLIDE et TANIS, *ensemble.*

Sauvez la moitié de moi-même,
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime:
C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCENE VI.

OTOES, PHANOR, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

OTOÈS.

Notre indigne ennemi lui-même se déclare;
C'est lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOÈS.

Qu'on le charge de fers:
Commençons par ce sacrifice.
Téméraire, tu périras;
Mais ton juste supplice
Ne la sauvera pas.

Prenez ce fer sacré. Dieux! quel affreux prodige!
Ce fer tombe en éclats.... ces murs sont teints de sang!....

Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige :
Il reste encor des traits pour te percer le flanc.

ZÉLIDE.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR, *à sa suite, arrivant sur la scene.*

Amis, suivez mes pas, et vengeons l'innocence.

OTOÈS, *aux mages.*

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.
Vous, gardez ces deux criminels ;
Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.
(*les combattants entrent dans le temple, qui se referme.*)

SCENE VII.

TANIS, ZELIDE, GARDES.

TANIS.

O prodige inutile ! ô douloureuses peines !
Phanor combat pour vous, et je suis dans les chaînes !
Tous les miens m'ont suivi, mais leurs secours sont lents :
Je n'ai pour vous que des vœux impuissants.

CHOEUR, *derriere la scene.*

Cédez, tombez, mourez, sacrileges coupables ;
Nos traits sont inévitables.

ZÉLIDE.

Entendez-vous les cris des combattants ?

TANIS.

Quel son harmonieux se mêle au bruit des armes !
Quel mélange inoui de douceurs et d'alarmes !
(*on entend une symphonie douce.*)

CHOEUR, *derriere la scene.*

Des dieux équitables
Prennent soin de vos beaux jours ;
Des dieux favorables
Protegent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux secourables;
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHOEUR *des combattants.*

Tombez, tyrans; mourez, coupables;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZÉLIDE.

Je frémis!

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'espere en leur clémence;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur:
Ils ont conduit mes pas dans ce séjour d'horreur;
Ils font éclater leur puissance;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZÉLIDE et TANIS.

Dieux bienfaisants, achevez votre ouvrage;
Délivrez l'innocent, qui n'espere qu'en vous;
Lancez vos traits, écrasez sous vos coups
Le barbare qui vous outrage.

(*les gardes emmenent Zélide et Tanis.*)

ZÉLIDE.

On vous redoute encore, on nous sépare, hélas!
La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.
C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ZELIDE, TANIS.

ZÉLIDE.

La mort en ces lieux nous rassemble;
Le sacrifice est prêt : nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZÉLIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs :
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs,
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZÉLIDE.

Vous êtes seul et désarmé,
Et votre cœur est sans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je suis aimé :
L'amour et les dieux sont mes armes.

ZÉLIDE.

Tanis! mon cher Tanis! sans vous, sans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace :
Mais ces mages sanglants sont maîtres de vos jours;
Nous sommes enchaînés : vous êtes sans secours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber; tout va changer de face.

ZÉLIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous protéger!
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi, fuir, quand je puis vous venger!

ZÉLIDE.

N'abusez point de la faveur céleste;
Dérobez-vous à ces mages sanglants;
Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste;
La nature obéit à leurs commandements.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZÉLIDE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?

TANIS.

D'Isis et d'Osiris les destins m'ont fait naître.

ZÉLIDE.

Ah, vous êtes du sang des dieux!
Vous savez assez qu'à mes yeux
Vous seul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups!
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorsque ces tyrans sanguinaires
Nous séparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon sort;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres;
L'Egypte va changer et de dieux et de maîtres.

ZÉLIDE.

Un si grand changement est digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles.
Hélas! je vous aime; et je crains....

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans si terribles.

SCENE II.

TANIS, ZELIDE, OTOÈS, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOÈS.

Peuples, prosternez-vous; terre entiere, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables:
Monstres de l'Egypte, accourez;
Counaissez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables,
An fer de l'autel échappés.

TANIS.

Osiris, mon pere, frappez;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.
(*des fleches lancées par des mains invisibles percent les monstres qui se sont répandus sur la scene.*)

LES MAGES.

O ciel! se peut-il coucevoir
Qu'on égale notre pouvoir!

OTOÈS.

Art terrible et diviu, déployez vos prodiges;
Confondez ces nouveaux prestiges!
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes!
(*on voit s'élever des tourbillons de flammes.*)

TANIS.

Cieux, à ma voix soyez ouverts!
Torreuts suspendus daus les airs,
Veuez, et détruisez ces flammes impuissantes!
(*des cascades d'eau sortent des obélisques du temple, et éteignent les flammes.*)

CHŒUR DU PEUPLE.

O ciel ! dans ce combat quel dieu sera vainqueur ?

OTOÈS.

Vous osez en douter ! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur !
Eclairs, brillez seuls sur la terre !
Elements, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur !

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'est pour ton supplice.
Voici l'instant de leur justice :
L'enfer va succomber, et ton pouvoir finit.
Le ciel s'est enflammé ; le tonnerre étincelle.
Tremble, c'est ta voix qui l'appelle :
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHŒUR DU PEUPLE.

Ah ! les dieux de Tanis sont nos dieux légitimes.
(*le tonnerre tombe ; l'autel et les mages sont renversés.*)

TANIS.

Autels sanglants, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, soyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous sortez.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LES BERGERS.

TANIS, *aux bergers, qui paraissent armés sur la scene.*

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.

Sur ces débris sanglants, sur ces vastes ruines,

Célébrons les faveurs divines.

(*danses.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme succede à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre,
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaisirs vont paraître:
Tout est l'ouvrage de l'Amour.

(*danses.*)

LE CHOEUR *répete.*

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

FIN DE TANIS ET ZÉLIDE.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois,
le 27 janvier 1736.

EPITRE

À MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET.

MADAME,

Quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagere du public, et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité!

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentimens et l'histoire de ses pensées; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agrémens, leur préfere la vérité?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'ame: y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles lettres ne peuvent amollir; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse!

Tel est votre génie, madame: il faut que je ne

craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre: il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des graces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Moliere et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes a semblé, dans un siecle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Moliere, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation; ainsi que, dans son Tartuffe, il a diffamé l'hypocrisie, et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages, si bien travaillés, des graces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition parcequ'elle voyait en secret Roberval et

Sauveur, il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des du Fay, et des Clairault; de tous ces véritables savants qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siecle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siecle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'Astrée, et les Contes de la reine de Navarre, était une savante. Les des Houllieres et les Dacier, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des Mondes, et les Dialogues sur la lumiere (*) qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès; mais, madame, le même esprit qui mene à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de George II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un mo-

(1) Il Newtonianismo per le dame, d'Algarotti.

ment les soins de reine, de femme, et de mere. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux arts, fut au rang des grands rois tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur : vous en cultivez tous les genres; elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus; c'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instruments de notre fortune; c'est une espece

de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui :

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers. (1)

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le pere de la patrie, de la liberté, et de l'éloquence (2) : « Les lettres forment la jeunesse, et font les charmes « de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante ; « l'adversité en reçoit des consolations ; et dans nos « maisons, dans celles des autres, dans les voyages, « dans la solitude, en tous temps, en tous lieux, « elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie dans le sein de la retraite, de la

---

(1) Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.
HORAT. Epist. lib. II, epist. 2, v. 51-52.

(2) Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris ; pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jennesse les plaisirs faux, mais enchanteurs, du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce poëte philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages:
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misere! (1)

Je n'ajouterai rien à cette longue épître touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité, et de la vertu. J'ai essayé de peindre ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentiments tant recommandés par les

(1) Sed nil dulcius est, bene quàm munita tenere
Edita doctrinâ sapientûm templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!

sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage; vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévere qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage que je vous rends, madame, périr moins vîte que mes autres écrits! Il serait immortel s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, etc.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espece assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guere plus juste. Etre fidele à quelques pratiques inutiles, et infidele aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prieres, et garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter; voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres; de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractere d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme

épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espere qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espece, et d'un déchaînement cruel par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. Non, lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques uns de ses ennemis que du graveur qui a prétendu graver son portrait : c'est l'auteur de quelques pieces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté, qui y regne : ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que

l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mntuellement? ils avilissent une profession qu'il ne tient qn'à eux de rendre respectable. Faut-il qne l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis : les monnments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être nnis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes snr qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant et vivaient en freres; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yenx de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parcequ'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de morbis artificum :*

des maladies des artistes. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude; il répondit froidement, *Il faut que je vive* (1).

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques; car, si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et, si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du Boccalini. « Un voyageur, dit-il, était importuné dans son « chemin du bruit des cigales: il s'arrêta pour les « tuer; il n'en vint pas à bout, et ne fit que s'écar- « ter de sa route. Il n'avait qu'à continuer paisible- « ment son voyage; les cigales seraient mortes d'elles- « mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier; *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes: quelque honteux qu'il soit de leur ré-

(1) Ce fut l'abbé Guyot des Fontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'état de la guerre; à quoi le comte d'Argenson répliqua, « Je n'en vois pas la nécessité. »

pondre, il le serait qnelqnefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité, dans vingt libelles, d'homme sans religion; une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans Oedipe, Jocaste dit ces vers:

« Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense;
« Notre crédulité fait toute leur science. »

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade, dans plnsienrs endroits, *sentait bien son semi-pélagien.* On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parceqne c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jnsqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'nne seule question: je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui: je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'autenr de Rhadamisthe et d'Electre, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le desir d'entrer quelque temps dans la même carrierè. Ses snccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pieces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractere du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile, (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frere que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi nn ami; plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentiments: quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir.

ACTEURS.

D. Gusman, gouverneur du Pérou.

D. Alvarez, pere de Gusman, ancien gouverneur.

Zamore, souverain d'une partie du Potose.

Monteze, souverain d'une autre partie.

Alzire, fille de Monteze.

Emire, Céphane, } suivantes d'Alzire.

D. Alonze, officier espagnol.

Officiers espagnols.

Américains.

La scene est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers:
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique (1)
L'appareil inoui pour ces mortels nouveaux

(1) L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scene, fut bâti en 1535.

De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,(1)
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carriere;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiere,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphere;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon pere;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et regle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chere;
Je l'attends comme ami, je la demande en pere:
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,

(1) On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizare au Pérou.

Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez:
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a domté n'accoutume ses yeux ;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence ;
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur ;
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte :
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux. (1)

ALVAREZ.

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?

---

(1) On immolait quelquefois des hommes en Amérique ; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain farouche en sa simplicité
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens à mes yeux terminerent leur sort:
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes;
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux:
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez; votre vertu nous est trop nécessaire:
« Vivez; aux malheureux servez long-temps de pere;
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,

« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
« Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage ».
Eh bien! vous gémissez; je sens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous s'émeut et s'adoucit;
L'humanité vous parle, ainsi que votre pere.
Ah, si la cruauté vous était toujours chere,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces tristes contrées
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos séveres mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens:
Ainsi le veut la loi: quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la religion gagnons-les à ce prix;
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits:
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je desire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu:

Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche ;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien ! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux dou de tout persuader ;
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux :
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractere,
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup-d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire ;
Vous seul, vous pouvez tout sur le pere d'Alzire :
En un mot parlez-lui pour la derniere fois ;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon pere
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVAREZ.

C'en est fait ; j'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Monteze a vu sa fille, il l'aura su fléchir :
De sa famille auguste, en ces lieux prisonniere,
Le ciel a par mes soins consolé la misere ;
Pour le vrai Dieu, Monteze a quitté ses faux dieux ;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux :
De tout ce nouveau monde Alzire est le modele :
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jeter ses racines profondes :
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile

Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Monteze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVAREZ, MONTEZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTEZE.

Pere des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois;
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il cede à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur:
Voilà ce qui te donne et Monteze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille:
Sers-lui long-temps de pere, ainsi qu'à nos états;
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête:
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête;

Va; je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphere, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître
Dans le fier dou Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu : je vais presser cet heureux hyménée:
Adieu; je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protege de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé: ma fille ici me reste;
Daigne veiller sur elle et conduire son cœur!

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde;
Protege les vaincus; commande à nos vainqueurs;
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs;
Remonte au rang des rois du sein de la misere:
Tu dois à ton état plier ton caractere;
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,

Et renais Espagnole, en renonçant à toi;
Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais, si je vous suis chere,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur:
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du soleil le redoutable empire:
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'état,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre:
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens;
Il t'appelle aux autels, il regle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon pere, où m'avez-vous réduite!
Je sais ce qu'est un pere et quel est son pouvoir;

M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la natnre a prescrites;
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux;
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux:
Je ne regrette point leurs grandenrs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées;
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur;
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et dn temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille an fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis:
Mais tremblez en formant ces nœnds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me commandez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux qu'on me donne anjourd'hui
Un cœnr qui brûle encor pour nn autre qne lui.

MONTEZE.

Ah! qne dis-tn, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la natnre, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!
Ai-je fait nn seul pas qne ponr te rendre henreuse?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,

Par la main du devoir est à jamais tracée ;
Ce monde gémissant te presse d'y courir :
Il n'espere qu'en toi ; voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te domter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace ;
Ils sont en liberté : mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir :
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême ;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même ;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colere céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond ;
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front :
Tel est mon caractere, et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi ;
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire et vous est cher encore.
Ce Cacique (1) obstiné, vaincu dans les combats,

(1) Le mot propre est Inca : mais les Espagnols, ac-

S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai domté; mort, doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colere, et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie:
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir;
Sa foi me fut promise; il eut pour moi des charmes;
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidele.

SCENE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Etonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons; ne souffrons pas que cette humeur altiere
Coûte plus à domter que l'Amérique entiere.
La grossiere nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats;
Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe; et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

---

coutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le donnerent d'abord à tous les souverains du nouveau monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous:
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu: je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts;
De la zone brûlante, et du milieu du monde,
L'astre du jour (1) a vu ma course vagabonde,

(1) L'astronomie, la géographie, la géométrie, étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramene l'année, et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance, et l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit; une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne;
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux; quel est le sort d'Alzire?
Si Monteze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits dans ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux:
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie;
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie;
Périr sans se venger; expirer par les mains

De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur:
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner!
Es-tu roi? cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,

Dont l'infâme avarice est la suprême loi !
Mon pere, ils n'ont donc pas le même dieu que toi ?

ALVAREZ.

Ils ont le même dieu, mon fils, mais ils l'outragent ;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent ;
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir :
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos miseres ;
Tous vos concitoyens sont devenus mes freres,
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVAREZ.

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô providence !
C'est lui ! voilà l'objet de ma reconnaissance ;
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher si long-temps ?
(*Il l'embrasse.*)
Mon bienfaiteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de pere :
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere, ah ! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé ;
Mais autant que ton ame est bienfaisante et pure,

Autant leur cruauté fait frémir la nature ;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux:
Tout ce qüe j'ose attendre et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Mouteze a fini la misere ;
Si le pere d'Alzire.... hélas ! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs : cesse de t'en défendre ;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre :
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais !
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVAREZ.

Oui ; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui !

ZAMORE.

Quoi ! Mouteze, dis-tu...

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare ;

Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frere:
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chere Alzire, ô toi, que j'ai servie;
Toi, pour qui j'ai tout fait; toi, l'ame de ma vie;
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiere vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Monteze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains:
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asyle!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondements,
Ces murs que du soleil ont bâti les enfants; (1)
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal:
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille;
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis;
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,

(1) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, était fils du soleil.

De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé ; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Monteze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter :
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cede à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas :
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares :
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel est contre toi; calme un frivole zele.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidele à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTEZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Monteze! ah, mon pere!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere.
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi: son cœur n'est point parjure.

MONTEZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos peres?

MONTEZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimeres.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! Cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?

Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien :
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer, sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte;
Prends pitié de ce cœur, enivré tour-à-tour
De zele pour mes dieux, de vengeance, et d'amour.
Je cherche ici Gusman; j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire:
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir:
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie.....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, *à Monteze.*

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Monteze...

MONTEZE.

Adieu: crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere céleste,
Je te suivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.
(*aux Gardes.*)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.

Des païens, élevés dans des lois étrangeres,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mysteres :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois ;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? que résoudre, et que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise :
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangere structure :
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondants sur les remparts,
Ces pieges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asyle odieux ;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,

Ce siege de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs
vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est
assez;
Qu'il meure..... mais hélas! plus malheureux que
braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Monteze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare:
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ALZIRE.

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman regne à jamais sur moi!
L'océan, qui s'éleve entre nos hémispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres;
Je suis à lui; l'autel a donc reçu nos vœux!
Et déja nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chere et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidele et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Snivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un jong imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels; ils m'ont assez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on tonjours ravir à ma présence
Les habitants des lienx si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheurenx,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redontez la furie;
Craignez ponr ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nons menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déja le sanglant tribunal;
Monteze est appelé dans ce conseil fatal:
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qni m'avez trompée,
De qnel étonnement je demeure frappée!
Qnoi! presque entre mes bras, et du pied de l'aute
Gusman contre les miens leve son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, crnel hymen, sous qnel astre odienx
Mon pere a-t-il formé tes redoutables nœnds!

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CÉPHANE.

Madame', un des captifs qni dans cette journée
N'ont dû leur liberté qn'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie;
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman, votre époux, sauva, dit-on, le pere.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs:
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secretes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chere Emire! et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;
De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourments que j'endure;
Il va percer mon cœur et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moments sans alarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
(elle tombe entre les bras de sa confidente.)
Zamore... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non: je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours, ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis, et me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enleverent mes dieux, mon trône, et tes appas.

Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chere Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis; tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah! Monteze! ah! cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abyme où le sort nous engage;
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon pere, Alvarez, ont trompé ma jennesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante aux autels des chrétiens
Vient, presqne sons tes yeux, de former ces liens.
J'ai tont qnitté, mes dienx, mon amant, ma patrie:
An nom de tons les trois arrache-moi la vie;
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gnsman est ton éponx!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon pere snr moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les plenrs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Qne, des chrétiens vainquenrs esclave infortnnée,
La doulenr de ta perte à leur Dien m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dienx, qni t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai mânqné de foi;
Tranche mes jours affrenx, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tn nē me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je snis aimé, non, tu n'es point conpable:
Pnis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Qnand Monteze, Alvarez, pent-être un Dieu vengenr,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,

Sûre de ton trépas, à cet hymen rédnite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tons ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor ponr la derniere fois.

ZAMORE.

Pour la derniere fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait anjourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son pere avec lui.

SCENE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, *à son fils.*

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(*à Zamore.*)
O toi! jeune héros! toi, par qui je respire,
Viens, ajonte à ma joie en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amonr.

ZAMORE.

Qu'entends-je! lui, Gusman! lui, ton fils! ce barbare!

ALZIRE.

Ciel! détonrne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertneux pere eût cet indigne fils?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette avengle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Acheve, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre; (1)
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le pere, et punissant le fils.

ALVAREZ, *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir

---

(1) *Pere* doit rimer avec *terre*, parcequ'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même; et le mot *encore* rime très bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma répouse.
(*à Alzire.*)
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(*à Gusman.*) (*à Alvarez.*)
Cruel! Et vous, seigneur! mon protecteur, son pere;
(*à Zamore.*)
Toi! jadis mon espoir en un temps plus prospere,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.
(*en montrant Zamore.*)
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel hémisphere;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes aucêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon pere infortuné, pleiu d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fiu recours:
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusmau, dont je suis l'épouse et la victime,

Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidele,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misere.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un pere infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCENE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez:
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés;

Ils marchent vers ces murs; et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore;
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts;
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer;
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous; vous l'êtes pour la gloire;
Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(*aux Espagnols qui l'entourent.*)
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole: adieu.

SCENE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jetant à genoux.*

Seigneur, j'embrasse vos genoux;
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui:
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui;
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille:
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils:
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misere et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un pere vous implore;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon pere!
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chere.

ALVAREZ.

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux

La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée:
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse;
Il résiste à la force, il cede à la souplesse;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma honte l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer partager mon courroux?
J'ai déja trop rougi d'éponser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler: tout excès mene au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refuser à son pere?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colere;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(*il sort.*)

GUSMAN.

Quoi! n'être point vengé?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je! Alzire! ô ciel!

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner: ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne.... je m'égare.... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage,
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs
mœurs;

Ce cœur simple et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indomté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame :
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer ;
Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée ;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la premiere, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ;
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime ; on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr :
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

ÉMIRE.

L'or qui les sédnit tous vient d'éblonir sa vue ;
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux cieux, ces métaux détestés

Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps : tu balances encore!

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout : il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte ;
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déja; Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.

L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs:
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! j'obéirai: mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur:
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts;
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver!

Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Qnelle est donc cette gloire inconnue?
Qnel fantôme d'Enrope a fasciné ta vue?
Qnoi! ces affreux serments, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien, que tu dois détester,
Ce dien, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maitres?

ALZIRE.

J'ai promis, il suffit; il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est nn crime; elle est ma perte; adien.
Périssent tes serments, et ton dien que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête : quels adieux! arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; et c'est un nonveau crime.
Laisse-moi mourir senle : ôte-toi de ces lieux.
Qnel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage

De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreu
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Je succombe : il me laisse ;
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi, c'est donc lui qne j'ai quitté pour toi !
Emire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il fant que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.
(*Emire sort.*)
Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jonr, ce jour ponr moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dien vainqueur et terrible !
Je connais peu tes lois ; ta maiu, du haut des cienx,
Perce à peine un nnage épaissi sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheurenx épuise ta vengeance.
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déserts ;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés ponr te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le pere ?
Les vainqnenrs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore : ô ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah ! Zamore est perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Chere Emire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon donte terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien; sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a convert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais conrt et se précipite;
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, et dn silence.
Au palais de Gusman je le vois qni s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affrenx:
J'entends dire, Qu'il meure! on conrt; on vole aux armes.
Retirez-vons, madame, et fnyez tant d'alarmes;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chere Emire, allons le seconrir.

EMIRE.

Que ponvez-vons, madame, ô ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre ?
Qu'est devenu Zamore ?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort ! ô vengeance trop forte !
Cruels ! quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi, Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers !
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens ; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

PRÉPAREZ-VOUS pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom: ces monstres en frémissent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah, mon pere!

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore:
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisement la vue était trompée;
A peine entre ses mains j'apperçois une épée:
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,

L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton pere :
Zamore, au même instant dépouillant sa colere,
Tombe aux pieds d'Alvarez ; et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature.
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le pere tout sanglant se jette entre mes bras ;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie ;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez.... !

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas ;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abyme.
Je le souhaite ainsi, je le crois ; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie ;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grace et ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes tyrans ? les prier ! vous, mon pere !
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule priere.
Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté ;
Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage ;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.

Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(*il sort.*)

SCENE III.

ALZIRE.

O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asyle.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi, je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCENE IV.

ZAMORE, *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré

N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants ;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue ; et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez ; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée ;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux ;
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel ! a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi ;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre :
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre ;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts

L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!.... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste....
Je suis pere, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton pere est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne: il a dans sa colere

Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
Je n'ai point refusé ce ministere affreux....
Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que nagueres un saint zele a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colere;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frere;
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un pere infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, *à Alzire.*

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La racheterions-nous par notre ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gusman?
(*à Alvarez.*)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,

Parle, aurais-tu quitté le dieu de ton pays ?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(*à Alzire.*)
Il s'agit de tes jours ; il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux ;
Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sais trop qu'un pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné ;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité ;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie :
Mais renoncer au dieu que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur ;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfere, et le dieu que l'on quitte ;
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons; mais, en mourant, sois digne encor de moi:
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte !

Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Ecoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCENE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amene à vos yeux votre malheureux fils:
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCENE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non; qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*à Alvarez.*)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon pere, en ce moment m'amene a votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.

Je meurs : le voile tombe ; un nouveau jour m'éclaire ;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carriere ;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste ; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla ; la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux ; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi ; sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
(*à Monteze qui se jette à ses pieds.*)
Monteze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique ; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*à Zamore.*)
Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,

Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*à Alvarez.*)
Daignez servir de pere à ces époux heureux ;
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux !
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime, et je t'admire.
(*il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux :
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la derniere fois, approchez-vous, mon pere ;
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous soit chere.
Zamore, sois chrétien ; je suis content : je meurs.

ALVAREZ, *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

FIN D'ALZIRE.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois,
le 10 octobre 1736.

PRÉFACE

DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738.

Il est assez étrange qne l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette comédie, qui fnt jonée il y a près de denx ans, et qui ent environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très estimées; mais elle est véritablement de M. de Voltaire, quoique le style de la Henriade et d'Alzire soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guere d'y reconnaître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette piece au public, comme la premiere comédie qui soit écrite en vers de ciuq pieds. Peut-être cette nonveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira snr le théâtre français de la variété; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçn.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette piece semble être assez de ce caractere. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comiqne et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'nne maison dans laquelle nn pere gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scene. On raille très souvent

dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une dame très respectable (1) étant un jour au chevet d'une de ses filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon dieu, rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles (3) s'approcha d'elle, et la tirant par la manche, « Madame, dit-il, les « gendres en sont-ils » ? Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scenes de bouffonnerie et des scenes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pieces où il ne regne que de la gaieté ; d'autres toutes sérienses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre : et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais, « Celui qui est le mieux « traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siecle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette

---

(1) La premiere maréchale de Noailles.
(2) Madame de Gondrin, depuis comtesse de Toulouse.
(3) Le duc de la Valliere.

sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Moliere, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pieces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'éleve presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie; le chevalier Ménechme pris pour son frere; Crispin faisant son testament sous le nom du bon-homme Géronte; Valere parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parcequ'on le veut faire passer pour fou: en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espece excitent un rire général. Arlequin ne fait guere rire que quand il se méprend; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, qne dans des cas approchants de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caracteres ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre; le Joueur, le Groudeur, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guere le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicnles mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qni ne cansent qu'un plaisir sérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parceqne dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au Tartuffe; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise dn bon-homme qni le croit un saint; et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimeuts, à ce qui excite la gaieté, la cnriosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait snrtout aux autenrs dramatiques à nons développer tons ces ressorts, pnisque ce sont enx qui les font jouer. Mais ils sont plns occnpés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persnadés qn'un sentiment vaut mieux qu'nne définition; et je suis trop de leur avis ponr mettre nn traité de philosophie an-devant d'une piece de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un pen sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores, servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Moliere, les Racine, les Qninault, les Lulli, les le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. En-

core une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette piece est tombée, c'est que cela était d'une espece nouvelle ; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espece.

ACTEURS.

EUPHÉMON PERE.

EUPHÉMON FILS.

FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, suivante de Lise.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scene est à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc?

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:
Il est trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi.

J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-pere, en pere sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville: oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président,
Il fut, ma foi! gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche et parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est...

EUPHÉMON.

Eh mais! quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare; et tout avare est sage.
Oh! c'est un vice excellent en ménage,
Un très bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-pere,
A faire ici donation entiere
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,

Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, et j'y satisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiete ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux ! tant mieux !

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enleve Lise ?
Lise autrefois à cet aîné promise ;
Ma Lise qui....

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant

Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son pere?
Pour succéder?

EUPHÉMON.

Non.... tout est à son frere.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un pere qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était là!
Te souvient-il, vieux beau-pere, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or...
Eh, eh!

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,

Dans quel endroit on le tronva caché?
Comment, pour qni?.... Peste, quel débauché!

EUPHÉMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires;
Ne suis-je pas assez infortnné?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vne
Ce qui rappelle un malhenr qui me tue:
Votre commerce ici vous a condnit;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les: vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit: j'y consens, d'accord.
Pardon; mais diable! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fongueux caractere
De vqtre fils, d'en faire nn mousquetaire.

EUPHÉMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vons deviez....

EUPHÉMON.

Je dois
Onblier tont pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, et ponr son mariage.
Çà!, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Assnrément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon ponvoir suprême;
Et quand je dis, Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner:
A mon plaisir j'ai pêtri sa jeune ame,

EUPHÉMON.

Je doute un peu pourtaut qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mou aîué j'obtins le sacrifice
Des vœux naissants de sou ame novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :
Le cœur est teudre; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très bieu séduire.

RONDON.

Lui? poiut du tout; ce u'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme! allez, ne craignez rien;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défeudu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui;
Quand j'ai dit nou, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, veuez, Lise;
Ce jour pour vous est uu graud jour de crise.
Que je te donne un mari jeuue ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Nou, mon pere.

RONDON.

Comment, coquiue?

EUPHÉMON.

Ah, ah! notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal:
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment? après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon pere, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté;
Etre au dehors discrete, raisonnable;
Dans sa maison, douce, égale, agréable:
Quant à l'amour, c'est tout un autre point;
Les sentiments ne se commandent point.
N'ordonnez rien; l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter:
Ce cœur au moins, difficile à domter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON.

C'est à mon gré raisonner sensément;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise.
(*à Lise.*)
Ecoute, toi : je te baille un mari
Taut soit peu fat, et par trop renchéri;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre:
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux:
C'est là ton lot; et toi, notre beau-pere,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon dieu, qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentiments et des travers burlesques!

LISE.

Je suis sa fille; et de plus son humeur
N'altere point la bonté de son cœur;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un pere;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cede à mes avis.

Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle nniou
Tons les dangers, il a grande raisou ;
Mais lorsqu'eusuite il ordonne que j'aime,
Dieu, que je seus que sou tort est extrême !

MARTHE.

Comment aimer uu mousieur Fierenfat ?
J'épouserais plutôt nn vienx soldat
Qni jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qn'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lni parlant ;
Qui comme un paou daus lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare eucor que snffisant,
Vous fait l'amour en comptant sou argeut.

LISE.

Ah ! ton pincean l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymeu prochaiu.
Ou ne fait pas comme ou veut son destin :
Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymeu me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux ;
Il est le fils de l'ami de mon pere ;
C'est un parti deveuu nécessaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses desirs ?
Il faut céder : le temps, la patieuce,
Sur mou époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle et discrete Lise :

Mais votre cœur tant soit peu se déguise,
Si j'osais.... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée
Dans les excès se plongeait égarée:
Le malheureux! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaisirs; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte, et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;

Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piege avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mere,
Ont sous son nom volé son triste pere;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui succede aujourd'hui:
Il aura Lise; et certes c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur,
Sous ses défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est monsieur son frere.

LISE.

Il faut rester; c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, LE PRÉSIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'ame d'un ménage :
Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela :
Vous entendrez murmurer, *La voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'est une chose infâme
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang, et vos biens.
Etre à la fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice ;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant ;
Etre en rabat un petit-maître avare ;
C'est un excès de ridicule rare :
Un jeune fat passe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie,
C'est à madame : ainsi donc, s'il vous plaît,

Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*à Lise.*)
Le silence est votre fait.... Vous, madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carriere à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON.

Ma foi!
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux pere
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient,
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle etait mouillée;
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné:
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne;
Et d'assez près la chose nous concerne:
Je le connais, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment? moi! ma faute?

RONDON.

Oui.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie:
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts, et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chere,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, et son état,

Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une ame si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve!
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le président;
Vous plairait-il avec monsieur son frere?
Débrouillez-moi, de grace, ce mystere:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en sais rien; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui groude,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, madame;

On lit très bien dans le fond de son ame,
On y voit clair; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir;
Mon œil se ferme, et je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité:
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer;
Aller plus loin serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Là-bas, madame, il est une baronne
De Croupillac....

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pese et me déplaît!

SCENE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sieges donc. Madame, pardon si...

MADAME CROUPILLAC.

Ah! madame!

LISE.

Eh, madame!

MADAME CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir, madame.

MADAME CROUPILLAC, *assise.*

En vérité, madame,
Je suis confuse; et dans le fond de l'ame
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

MADAME CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie,
Je ne saurais; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avais eu grand'peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah! que ce temps vient vîte!
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et qui vous ai-je pris?

MADAME CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il est force béguenles
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs, et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC.

Si fait;
J'espere encore; et ce serait peut-être

Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

MADAME CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien! madame?

MADAME CROUPILLAC.

Eh bien! dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents;
Je haïssais leur personne et leur style;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, madame?

MADAME CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment! en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

J'étais dans Angonlême,
Veuve, et pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême, en ce temps, Fierenfat
Etudiait, apprenti magistrat;
Il me lorgnait; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour mal-honnête,
Bien mal-honnête, hélas! bien outrageant;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de pere:
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla:
Il répondit qu'il verrait tout cela;
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh, oui.

MADAME CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frere aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

MADAME CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chere,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son pere ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de college,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frere en frere,
Vous emparer d'une famille entiere?
Pour moi, déja, par protestation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès sera fait de maniere
Que vous, son pere, et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité, je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux.

Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourrait aisément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCENE IV.

MADAME CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh! oh! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dresser les cheveux aux beaux-peres!
On m'a parlé de protestation.
Eh, vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures.

MADAME CROUPILLAC.

Faut-il encore essuyer des injures?
Monsieur Rondon, de grace, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

MADAME CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi;
C'est un frippon d'espece toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

MADAME CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son pere.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC.

L'affaire
Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC.

Il me faut un époux;
Et je prendrai lui, son vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

MADAME CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

MADAME CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie!

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, *à Lise.*

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, monsieur, le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frere;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere,
Je n'ai jamais requis cette union:
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre:
Argent comptant fait et beau-pere et gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi! j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout: va, c'est chose très sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespere!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pere;
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions, toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis...?

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
(*à Fierenfat.*)
Et vous, monsieur, dans votre sort prospere,
Oubliez-vous que vous avez un frere?

FIERENFAT.

Mon frere? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école
Le nez collé sur Cujas et Bartole.
J'ai su depuis ses beaux déportements;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galeres.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.

Va, mon enfant, le contrat est dressé;
Snr tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos peres l'ont ordonné de la sorte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept:
« Tont libertin de débanches infect,
« Qui, renonçant à l'aile paternelle,
« Fnit la maison, on bien qui pille icelle,
« *Ipso facto*, de tout dépossédé,
« Comme un bâtard il est exhérédé. »

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans lenr code ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misere;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah! laissez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode;
De cet aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse
Un pen de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tons nous déshonore:
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux notaires?
Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter:
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frere...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guere.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah! le voici, le bon-homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature;
Presse-moi donc cette tardive allure:
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,

Un air de noce, un front épanoui ;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfants... je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHÉMON.

Non, monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde est il devenu fou?
Chacun dit, non: comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle vent rompre un hymen que j'apprête:
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien! qnoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout et notre affaire accroche?

EUPHÉMON.

Ce qn'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHÉMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim; la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fievre enracinée
Précipitait sa derniere journée.
Quand il le vit, il était expirant:
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort!

RONDON.

N'en sois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON

Elle est, ma foi, sensible: ah! la fripponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon pere, voulez-vous...?

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux:
C'est mon bonheur. Mais il serait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce,
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,

t sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs:
Par une joie indiscrete, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah! oui, monsieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon pere....

RONDON.

Eh! vous n'êtes pas sage.
Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entiere!

EUPHÉMON.

Dans ces moments un pere est toujours pere:
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pese à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse!

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu! ce procédé me blesse:
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait: douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,

Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense;
Je pleure, hélas! sa mort et sa naissance.

RONDON, *à Fierenfat.*

Va: suis ton pere, et sois expéditif;
Prends ce contrat; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne:
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il signe.
(*à Lise.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce soir:
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

EUPHEMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître;
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré:
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaiement;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi! bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS.

Que la misere entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?

Quelle accablante et terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa maniere;
Il m'accompagne; et son ame grossiere,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité;
Né mon égal (puisque enfin il est homme),
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaiement mon sort infortuné;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grace, à les connaître;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHÉMON FILS.

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je le crois; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir; nul ne m'offrit sa bourse:
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,

De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître;
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHÉMON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis! quels infâmes!

EUPHÉMON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHÉMON FILS.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle sur-tout qui, m'aimant sans mystere,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présents,
De mes bienfaits achetait des amants,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lien sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON FILS.

Rondon, le pere de... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais dominé d'nne humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHÉMON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était nn caractere,
Moitié plaisant, moitié triste et colere,
Au fond bon diable: il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez conrt, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi! d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS.

Ah, malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler;
Ce que je dis ne te peut consoler:
Je vois toujours à travers ta visiere
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiere.

EUPHÉMON FILS.

Qnel coup dn sort, ou qnel ordre des cieux
A pu guider ma misere en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Roudon?
Serais-tu pas parent de la maison?

EUPHÉMON FILS.

Ah! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goutent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame et la santé du corps.

SCENE II.

MADAME CROUPILLAC, EUPHEMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC, *dans l'enfoncement.*

Que vois-je ici ? serais-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi ! plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
(*Elle le considere.*)
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or.... c'est lui-même.
(*elle s'approche d'Euphémon.*)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altere un beau visage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHÉMON FILS.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si pietre posture?

EUPHÉMON FILS.

Ma faute.

MADAME CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellents amis,
C'est pour avoir été volé, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs sont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé:
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON FILS.

Adieu, madame.

MADAME CROUPILLAC, *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu sauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS.

Soit, je vous plains: adieu.

MADAME CROUPILLAC.

Non; je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,
(*elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son pere, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, *revenant.*

Euphémon?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Ciel! madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

MADAME CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe?

EUPHÉMON FILS.

Et que dit-on...?

MADAME CROUPILLAC.

De qui?

EUPHÉMON FILS.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légere,
Un fou fieffé, le fléau de son pere,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS.

En vérité.... je suis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait;

Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

MADAME CROUPILLAC.

Non; ce fat engraissé
De tout le lot de son frere insensé,
Devenu riche et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Roudon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? Quoi! madame, il l'épouse?

MADAME CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*à madame Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage:
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre:
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre;
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent:
Écoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS.

Moi, vous servir! Hélas! madame, en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure:
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli:
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille.
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat;
Sois en faveur; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste:
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, *voyant son pere.*

Que vois-je! ô ciel!

(*il s'enfuit.*)

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment:
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON PERE, JASMIN.

EUPHÉMON.

Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte

Qui me remplit d'amertume et de crainte :
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misere,
Dans la débauche, et fait honte à son pere.
De tous côtés je suis bien malheureux !
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux :
L'un, par sa perte et par sa vie infâme,
Fait mon supplice, et déchire mon ame;
L'autre en abuse; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.
(*appercevant Jasmin qui le salue.*)
Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah, ah ! c'est toi ? Le temps change un visage;
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui; je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un Juif :
Le bonheur semble un être fugitif :
Le diable enfin, qui toujours me promene,
Me fit partir; le diable me ramene.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.

Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre here, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connais d'assez bons sentiments;
Il a de plus de fort jolis talents;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique:
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé;
Jasmin, mon fils deviendra votre maître:
Il se marie, et dès ce soir peut-être;
Avec son bien, son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante:
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin;
J'en parlerai. J'y vais: adieu, Jasmin:
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN.

Ah! l'honnête homme! ô ciel! pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siecle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?

Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON FILS, *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Je t'ai trouvé déja condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON FILS.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cede au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON FILS.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON FILS.

Mon cœur ne peut se taire:
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien?

EUPHÉMON FILS.

Ah!... c'est mon pere.

JASMIN.

Qui? lui, monsieur!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitait à sa vue!
Qu'il lui portait ses vœux humiliés!
Que j'étais près de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui, vous, son fils? Ah! pardonnez, de grace,
Ma familiere et ridicule andace;
Pardon, monsieur.

EUPHÉMON FILS.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS.

Et c'est aussi ce qui me désespere.
Mais réponds-moi; que te disait mon pere?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur:
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,

A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté;
Voilà mon sort: je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHÉMON FILS.

De mon frere, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous; ce péché vous manquait.

EUPHÉMON FILS.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense),
Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage:
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse:
Tout l'univers alors m'eût envié;
Mais jeune, aveugle, à des méchants lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas! les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin

A mes parents m'arracherent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste :
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste :
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misere
Vous la raimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Roudon.
Le sort maudit épuisa votre bourse ;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un pere, une maîtresse :
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce président si sage.

EUPHÉMON FILS.

Lui ? je n'avais jamais vu son visage.
Quoi ! c'est donc lui, mon frere, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.
(*en voyant Jasmin.*)
Où sont ces gens qui voulaient me servir ?

JASMIN.

C'est nous, monsieur ; nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'est lui, monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHÉMON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS.

Ciel!.. monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Monsieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHÉMON FILS.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHÉMON FILS.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh! je le crois; mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître!

EUPHÉMON FILS.

Ah! soyons sage: il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

MADAME CROUPILLAC, EUPHEMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC.

J'AI, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon-homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHÉMON FILS.

Hélas! non.

MADAME CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant et vainqueur,

Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS.

J'étais hardi, lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! sois donc vite amoureux. je t'en prie:
Voici le temps; ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grace!

EUPHÉMON FILS.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHÉMON FILS.

C'est elle; ô dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC.

Adieu : je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on differe
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON FILS.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON FILS.

Oh! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE; JASMIN, *dans l'enfoncement, et* EUPHÉMON FILS, *plus reculé.*

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fiereufat et mon pere
En sont plus vifs à presser ma misere:
Ils ont gagné le bon-homme Euphémon,

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon;
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeste tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frere?

LISE.

Ma chere enfant, ce mot me désespere.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'aversion s'est changée en horreur:
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE, *à Jasmin.*

Très volontiers.

LISE, *à part.*

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable.

MARTHE, *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre président;
Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler?

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, *à Jasmin.*

Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déja lasse!

JASMIN, *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

MARTHE, *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, et courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE; EUPHEMON FILS, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHÉMON FILS.

La voix me manque; et je ne puis marcher;

Mes faibles yeux sont couverts d'nn nuage.

JASMIN.

Donnez la main ; venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*à Lise.*)
Souffrirez-vons...?

LISE, *sans le regarder.*

Qne voulez-vous, monsieur?

EUPHÉMON FILS, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort, que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! grand Dien! qu'il est changé!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tont me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amonr.
Jeune, égaré, j'avais tons les caprices;
De mes amis j'avais pris tons les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur:
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramene,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,

Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins:
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure derniere,
Heureux cent fois en quittant la lumiere,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel! vous, qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah, malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le sais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, et vous les connaissez:
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domtant vos fougues indiscretes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON FILS.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçu sa lumiere!
Trop vainement mon cœur en est épris;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien et sage et vertueux?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, *à Marthe.*

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frere!...
N'avez-vous point vu déja votre pere?

EUPHÉMON FILS.

Mon front rougit; il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré:
Haï de lui, proscrit sans espérance,

J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh ! quel est donc votre projet enfin?

EUPHÉMON FILS.

Si de mes jours Dien recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frere,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom aussi-bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute;
Ces sentiments me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS.

O ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient: votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux, si long-temps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah! si mon frere, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché;
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité:

Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés;
Dissimulez.

EUPHÉMON FILS.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parents, votre pere!
Nous ne pouvons cacher à votre frere
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déja de sa grave colere.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON FILS, MARTHE, JASMIN; FIERENFAT, *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visiere,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.
(*en avançant vers Euphémon.*)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHÉMON FILS, *en colere.*

Je...

JASMIN, *se mettant entre eux.*

C'est, monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, et que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHÉMON FILS.

Ah! Jasmin,
Que, si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme
Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE, *à Euphémon.*

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah, traître!
Je te ferai pendre ici, sur ma foi!
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidele, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;

De votre cœur l'inconstance est précoce ;
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi ! de votre probité !

LISE.

Calmez, monsieur, votre esprit irrité :
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON FILS.

Oh ! c'en est trop.

LISE, *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime ?
Eh ! réprimez...

EUPHÉMON FILS.

Non, je ne puis souffrir
Qne d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON FILS, *en colere, et mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire ?

LISE.

Eh ! modérez...

EUPHÉMON FILS.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.

Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls : il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colere.
De tels appas n'étaient point faits pour vous;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grace à mon zele:
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHÉMON FILS.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergents.

LISE, *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS.

Observez
Ce qu'à madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, monsieur, qui m'en devez, peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHÉMON FILS.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ignore;
Ma destinée est incertaine encore;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,

Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vîte instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colere;
J'amenerai vos parents, votre pere;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON FILS, MARTHE.

LISE.

Eh, cachez-vous, de grace, rentrons vîte!
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre pere apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait appaiser son courroux;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre pere.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...
(*à Marthe.*)
Prends soin qu'il ne paraisse.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais et ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.
(*elle sort.*)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux!
Je voudrais être incognito près d'eux;
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENTS.

FIERENFAT.

Ah! les frippons; ils sont fins et subtils.
Où les trouver? où sont-ils? où sont-ils?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve

De lui donner le nom que je lui dois?
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il est trop vrai, beau-pere.

RONDON.

Eh quoi! la chose...

FIERENFAT.

Oh! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez...

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre,

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez-donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée;
La voix éteinte et le regard baissé,
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh, voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe:
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien! Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité:
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colere
N'ait pas le temps de prévenir son pere:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes
Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux peres contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévere, et quel sourcil froncé

De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous; avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence:
Leurs cris, leur zele, et leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre:
Je n'ai jamais vu semblable bagarre:
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchants, et fous!
On vous accuse, on augmente, ou murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés;
Pour le festin six tables bien dressées
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le pere respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il leve au ciel les yeux; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocents;
Par des raisons il combat vos parents:
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espece.

Fuyons, madame.

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise, mijaurée!
Fille pressée, ame dénaturée!
Ah! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom, son rang? comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds: tu ris de ma colere?
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor des *non?* toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte:
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'est parler cela; quand je menace
On est petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grace,

C'est qu'Euphémou daignât auparavant
Seul eu ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémou ? bou! eh. que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mou pere,
J'ai des secrets qu'il faut lui coufier;
Pour votre houneur daiguez me l'envoyer;
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire ?
A ce bon-homme elle veut s'expliquer;
Ou peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confideuce elle lui parle seule;
Puis sur-le-champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémou, pourrais-je te toucher ?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'atteuds ici mou trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu.
(*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON PERE, LISE.

LISE.

Un siege... Hélas!... Mousieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœnr vons révere;
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHÉMON PERE.

Qui, vons ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom qne j'ai sn mériter.

EUPHÉMON PERE.

Après l'éclat et la triste aventure
Qni de nos nœuds a causé la ruptnre!

LISE.

Soyez mon juge et lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi; vous allez reconnaître
Mes sentiments, et les vôtres pent-être.
(*elle prend un siege à côté de lui.*)
Si votre cœnr avait été lié,
Par la plns tendre et plns pure amitié,
A quelqne objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qni brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grace, en mérite, en talents;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
An feu de l'âge avait sacrifié
Tons ses devoirs, et même l'amitié...

EUPHÉMON PERE.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnn la triste jonissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords;

Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme et fidele,
Il eût repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'nn cœur qui fut ouvert ponr lui?

EUPHÉMON PERE.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grace, un mot; votre ame est noble et belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle:
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON PERE.

Oui, je l'avone, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine et pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,

Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds!
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON PERE.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci:
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace?

LISE.

La demander! sans doute, il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHÉMON PERE.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON PERE.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PERE.

Ah! s'il m'aimait! mais qu'elle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHÉMON PERE.

Mais sauriez-vous...

LISE.

Sur tout ce qui le touche

La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PERE.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espere encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils ; jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en est temps, il faut vous satisfaire.
(*elle fait quelques pas, et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.*)
Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON PERE, EUPHEMON FILS, LISE.

EUPHÉMON PERE.

Que vois-je? ô ciel !

EUPHÉMON FILS, *aux pieds de son pere.*

Mon pere,
Connaissez-moi, décidez de mon sort ;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PERE.

Ah ! qui t'amene en cette conjoncture?

EUPHÉMON FILS.

Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfants ;
Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même cœur...

EUPHÉMON FILS, *en montrant Lise.*

Hélas ! son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense ;
Suivez, suivez pour cet infortuné,

L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Ces sentiments dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON PERE, *se levant et l'embrassant.*

C'est la tendresse; et tout est pardonné,
Si la vertu regne enfin dans ton ame:
Je suis ton pere.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien; et s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RONDON, MADAME CROUPILLAC, FIERENFAT, RECORS, SUITE.

FIERENFAT.

Ah! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frere.

EUPHÉMON PERE.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez; ce frippon, mon frere?

LISE.

Oui.

MADAME CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frere!

EUPHÉMON PERE.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHÉMON FILS, *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaissiez;
C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon pere.
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne;

Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PERE.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée ;
Non, Euphémon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

MADAME CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout expres,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vite, épousez: le ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE, *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon pere,
Souffrez qu'une ame et fidele et sincere,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premieres lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE.

N'en doutez pas,

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frere:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme, et du bien.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur sordide et chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la premiere?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses:
Nous plaiderons; je montrerai les pieces:
Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colere;
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON PERE, *à madame Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore:
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en freres.
Vous, mon ami, rendons graces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TROISIEME VOLUME.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN, tragédie. 5

FRAGMENT d'une lettre de l'auteur à un de ses amis. Page 6

LA MORT DE CÉSAR, tragédie. 71

TANIS ET ZÉLIDE, tragédie-opéra. 115

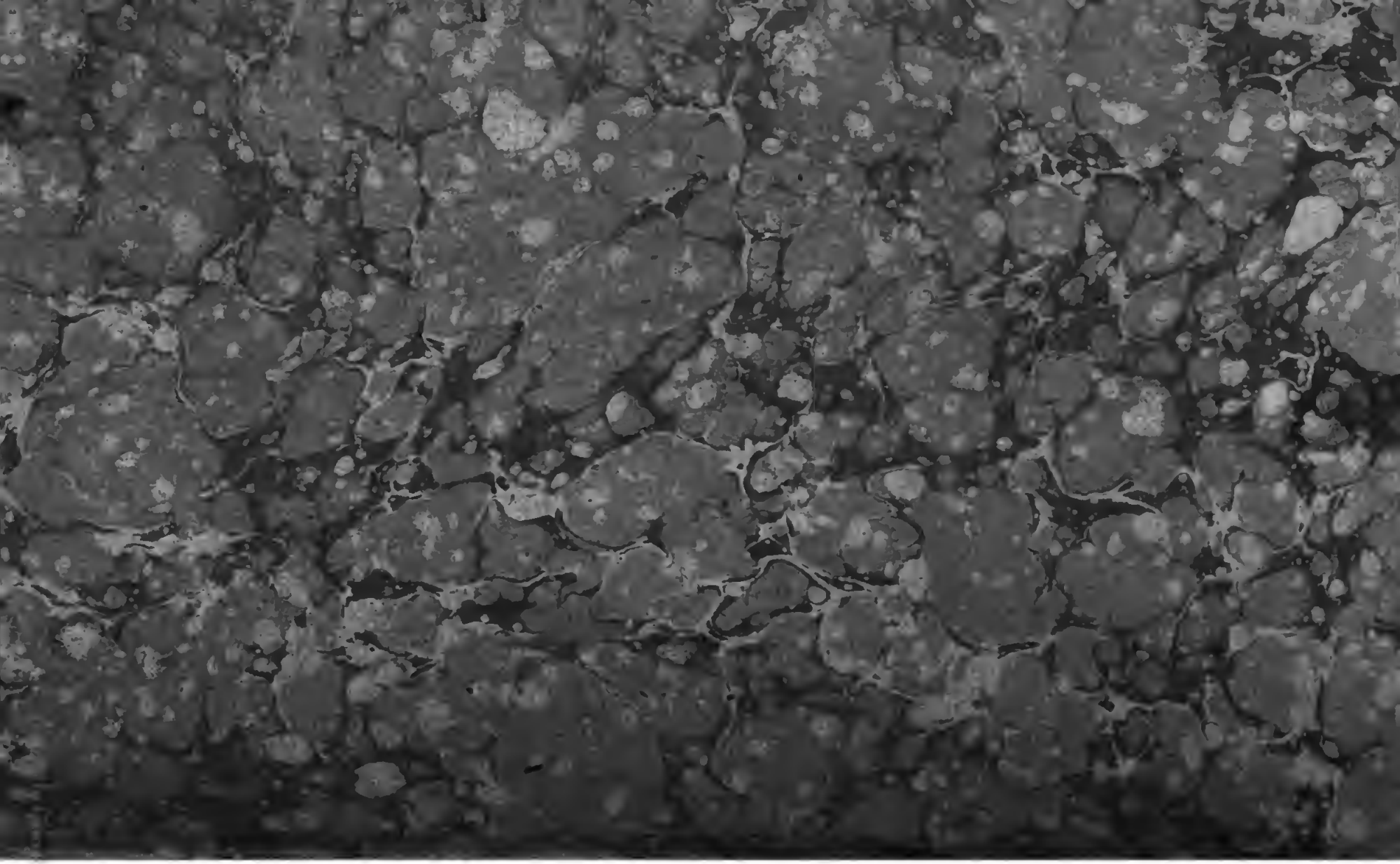
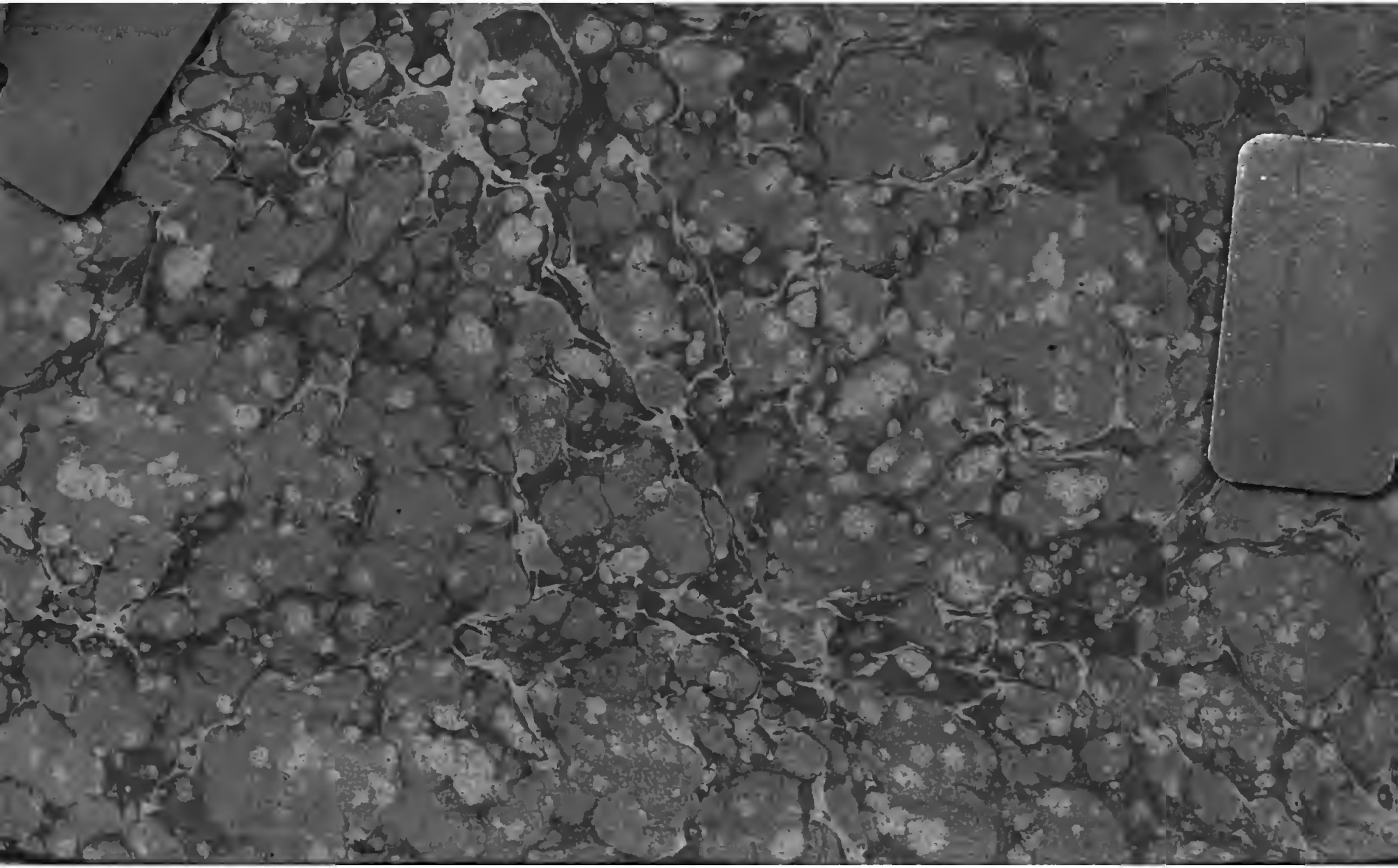
Avertissement. 116

ALZIRE. 149

Epître à madame la marquise du Châtelet. 151

Discours preliminaire. 158

L'ENFANT PRODIGUE, comédie. 221

Préface de l'éditeur de l'édition de 1738. 222

BIBLIOTECA PALATINA